

Norma Jeane, l'Ouragan et la Lumière

SEB LE RÊVEUR



ÉDITION
FUSIANIMA

Norma Jeane, l'Ouragan et la Lumière

Par Seb Le Reveur

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Les Reflets du Verre Brisé	4
Chapitre 2 : L'Écran de Soie et le Masque d'Or	13
Chapitre 3 : Les Mains qui Bercent et les Poings Fermés	23
Chapitre 4 : Le Bruit de la Foule et le Vide des Nuées	31
Chapitre 5 : Les Mots sous la Scène, le Rôle au-delà de l'Écran	40
Chapitre 6 : L'Ombre Portée des Derniers Jours	50
Chapitre 7 : Le Murmure du Vent dans le Rideau Final	55

Chapitre 1

Les Reflets du Verre Brisé

Le mot "institution" n'avait pas de douceur. Il n'évoquait pas la chaleur d'un foyer, mais la froideur des pierres, le poids des règles. Le matin, entre ces murs, la vie ne commençait pas par le chant léger des oiseaux ou le murmure d'une voix aimée. Elle s'éveillait au son des entrailles du bâtiment, un grondement lointain de tuyaux, un gargouillis sourd et métallique qui remontait des profondeurs, comme un monstre en éveil.

Puis venait le claquement sec d'une porte. Toujours la même. Elle sonnait le réveil pour tous, qu'on le veuille ou non. Les pas lourds des surveillantes résonnaient ensuite sur le linoléum usé ou les vieux planchers. Des pas pressés, sans paresse. Un tic-tac lancinant d'une horloge, quelque part dans le couloir, comptait chaque seconde de cette vie. Parfois, un sanglot étouffé. Un petit gémissement qui se perdait vite dans l'écho des murs froids. Ou le froissement rêche des draps d'un lit voisin, signe qu'une autre âme s'éveillait. Sans joie. Sans attente. Et enfin, la cloche. Toujours elle. Stridente. Impitoyable. Elle déchirait le silence fragile de l'aube, ordonnant à chacun de se lever, d'affronter une journée sans surprise. Sans tendresse.

Les odeurs. Elles s'ancraient plus profondément. Jamais celle du café frais, promettant un réconfort. Non. D'abord, la senteur âcre du désinfectant, du chlore peut-être, qui flottait dans l'air. Elle tentait de masquer les autres. Celles de la misère, de la promiscuité. Une odeur de propreté, oui, mais clinique. Froide. Dépourvue de réconfort. Puis l'odeur du porridge. Un gruau tiède, insipide. Sans sucre ni lait. Une pâte granuleuse. On le servait invariablement. Une odeur de pain rassis grillé, lointaine, si loin du parfum d'une boulangerie. Et les draps. Les couvertures. Pas la fraîcheur du linge séché au soleil. Mais celle, un peu fétide, du tissu usé, lavé et

relavé, qui portait en lui les nuits et les peurs de tant d'enfants. Par-dessus tout, planait l'odeur d'un espoir fané. D'une solitude partagée. Un parfum invisible, mais palpable, qui imprégnait les murs. Les cœurs. Chaque matin qui se levait sur ces lieux.

Dans ce monde, les sens s'éveillaient. Non par la beauté. Par la routine. La nécessité. Une certaine mélancolie. Je Norma Jeane, j'apprenais à distinguer chaque son, chaque odeur. Ils étaient mes seuls repères. Un quotidien uniforme. Et je rêvais. D'autres parfums. D'autres mélodies. Celles qui empliraient ma vie plus tard. Mais le matin, là-bas, c'était ça. Le début d'une journée qui ressemblait à toutes les autres. L'attente silencieuse d'un ailleurs.

Un miroir. Dans ces lieux, jamais un objet de coquetterie. Ni boudoir élégant, ni loge de cinéma. Une surface pratique. Souvent terne. Fixée au mur d'une salle de bain commune ou d'un corridor. Là où la lumière était la plus crue. La plus impitoyable.

Cette lumière était blafarde. Elle ne pardonnait rien. Une ampoule nue, peut-être, suspendue au plafond, projetant des ombres dures. Sans la moindre douceur pour flatter les traits. Ou la lumière du matin filtrant à travers une fenêtre haute et poussiéreuse. Une lumière grise. Elle dévoilait chaque imperfection. Chaque trace de fatigue. Chaque trait tiré par le manque de sommeil ou l'inquiétude. Rien de la lumière dorée d'un projecteur de cinéma. Rien de tamisé. C'était la lumière de la vérité nue. Celle qui vous confrontait à vous-même. Sans fard.

Et dans ce miroir, sous cette lumière sans pitié, je voyais Norma Jeane. Pas encore Marilyn. Je voyais une jeune fille. Des yeux qui avaient déjà trop vu. Mais qui refusaient de s'éteindre. Mes yeux. Souvent un peu rougis. Parfois gonflés. D'une nuit agitée. Ou de larmes retenues. Ils étaient grands. Ils cherchaient quelque chose. Au-delà du reflet. Une échappatoire. Une promesse.

Mes cheveux. Pas encore ce platine lumineux que le monde connaîtrait. Un châtain plus modeste. Souvent ébouriffés. Sans une once de glamour. Ils encadraient un visage encore enfantin par certains aspects. Mais déjà marqué par une gravité. Une mélancolie qui n'était pas de mon âge. Ma peau, pâle. Parfois quelques rougeurs dues au froid ou à la nervosité. Je voyais les petites cicatrices. Presque invisibles. Les traces d'une vie où l'on ne se souciait guère de protéger une jeune fille des accrocs du quotidien.

C'était un visage qui n'avait pas encore appris à sourire pour les caméras. À projeter une image. Un visage brut. Vulnérable. Il portait en lui les échos des corridors froids. Des repas silencieux. Des rires rares. Des peurs nocturnes. Une silhouette menue. Pas encore sculptée par les régimes. Les corsets. Juste celle d'une adolescente. Grandissant tant bien que mal.

Mais au-delà de la surface. Au-delà de l'apparence que cette lumière cruelle exposait, je voyais une étincelle. Une flamme fragile. Tenace. Une détermination. Je pouvais distinguer, dans la courbe de mes lèvres, dans la façon dont mes sourcils se fronçaient parfois, le désir ardent d'être quelqu'un d'autre. De devenir cette femme que je sentais sommeiller en moi. La soif d'amour. De reconnaissance. La peur d'être oubliée. D'être insignifiante.

Ce miroir n'était pas un ami. Il était un témoin silencieux de mes interrogations. Il me montrait la réalité sans artifice. Mais il ne pouvait pas me montrer ce que j'allais devenir. Pourtant, en le fixant, je sentais que cette Norma Jeane, un peu perdue, un peu triste, portait en elle le secret d'une transformation. Je me le promettais. Dans ce reflet blafard. Cette image n'était qu'un début. Qu'un croquis. Je serais plus que cela. Je serais une étoile. Je le devais. Pour elle. Pour moi.

Le réfectoire. Le mot résonnait encore. Ce n'était pas une pièce où l'on se sentait à

l'aise. Où l'on riait aux éclats. Une grande salle aux murs peints d'une couleur fade. Vert d'eau défraîchi. Beige triste. Des tables de bois lourd, verni, rayé par des années d'usage. Des bancs sans coussins. Ils faisaient mal aux os. La lumière, là aussi, était sans pitié. Des néons au plafond qui bourdonnaient doucement. Ou de grandes fenêtres sans rideaux. Elles laissaient entrer un jour blafard.

Le matin, l'atmosphère était lourde. L'air saturé de l'odeur persistante du désinfectant mêlée à celle du gruau. Une pâte tiède. Sans saveur. Notre petit-déjeuner quotidien. On nous le servait dans des bols en émail ébréché. Une portion grise. Triste. À peine sucrée. Souvent trop liquide ou trop épaisse. On le mangeait en silence. La plupart du temps. Le seul son qui emplissait la pièce était le cliquetis incessant des cuillères contre les bols. Un bruit métallique. Répétitif. Une symphonie morne de métal et de céramique. Ponctuée par quelques soupirs discrets. Le raclement d'une chaise. Ou le toussement d'un enfant malade. Chaque coup de cuillère semblait compter le temps. Minute après minute. Une routine immuable.

J'étais là. Penchée sur mon bol. Tentant d'avaler ma part. Le regard perdu dans les volutes de vapeur qui s'élevaient du gruau. J'imaginai des choses. Je m'évadais. Déjà. Dans des rêves. Les repas étaient faits de glaces. De gâteaux. De toasts beurrés avec de la confiture. Je ne prêtais pas attention à ce qui m'entourait. Du moins, pas consciemment. Je me fondais dans le décor. J'essayais de me faire petite.

Mais soudain, le bruit des cuillères se fit plus mince. Un vide. Quelqu'un avait arrêté de manger. L'air s'épaissit. Une pression invisible venait d'entrer dans la pièce. Je n'avais pas levé les yeux. Mais je sentais le regard. Cette étrange capacité. Percevoir l'attention d'autrui sans le voir. Je sentis mes joues rougir. Une légère gêne montait du cou.

Puis, lentement, comme aimantée, je levai les yeux. Là, de l'autre côté de la pièce, assise à la table des surveillantes. Ses lunettes rondes posées sur l'arête de son nez fin. Ses cheveux tirés en un chignon strict. C'était Miss Clara. La plus sévère des

matrones. Celle qui avait toujours un air de jugement sur le visage. Comme si elle pesait chacun de nos péchés d'enfants. Elle avait posé sa cuillère avec une délicatesse feinte sur le bord de son bol. Pas un cliquetis. Juste un petit bruit mat. Un avertissement. Et ses yeux.

Ses yeux étaient fixés sur moi. Pas la gentillesse d'une mère. Ni la curiosité innocente d'une camarade. Un regard perçant. Presque clinique. Il semblait me décortiquer. Me voir à travers mes vêtements. Ma peau. Jusqu'à mes pensées les plus secrètes. Une pointe de suspicion, oui. Mais aussi autre chose que je ne comprenais pas. Un examen minutieux. Une évaluation. Comme si elle cherchait à découvrir ce qui me rendait... différente. Ou peut-être, ce qui en moi, n'était pas à sa place.

Ce regard. Il commença par un froid glacial sur ma peau. Un frisson désagréable. Comme si l'on m'avait plongée dans un bain de glace. Il me transperça. Me fit sentir vulnérable. Exposée. Une petite bête surprise en flagrant délit de rêverie. J'eus envie de me recroqueviller. De disparaître sous la table. De me cacher de cette attention non sollicitée. Ce froid remonta ma colonne vertébrale. Me serra la gorge. Me fit sentir petite. Insignifiante.

Mais à mesure que son regard insistait, qu'il ne se détournait pas, le froid se transforma. Plus seulement glacial. Il se mua en une lente, insidieuse brûlure. Pas la brûlure agréable du soleil après un long hiver. Plutôt la sensation d'être sous une loupe. Un rayon concentré. Il vous chauffe. Vous pique. Une brûlure de honte. D'agacement. De l'injustice d'être scrutée sans raison apparente. Une brûlure qui disait : "Je te vois. Je vois tes pensées, tes espoirs, tes désirs qui n'ont pas leur place ici." Le feu de l'embarras. De la conscience aiguë d'être jugée. De ne pas correspondre.

Mes mains, qui tenaient ma cuillère, tremblèrent un instant. Mon cœur battait plus fort dans ma poitrine. Je ne savais quoi faire. Baisser les yeux ? La défier ? Je finis par détourner le regard. Plongeant à nouveau mon attention sur mon bol de gruau. Faisant

semblant de n'avoir rien vu. Rien ressenti. Mais la brûlure, elle, restait. Elle courait sous ma peau. Me rappelant que même dans l'anonymat d'une institution, on pouvait être vue. Être cible. Être différente. Et que parfois, cette différence était dangereuse. Une chose qui attirait les regards les plus froids. Les plus brûlants. Une leçon silencieuse sur le poids du regard des autres. Un avant-goût de ce que ma vie me réserverait plus tard.

La brûlure rampait sous ma peau comme un feu lent. Le regard de Miss Clara planté dans mon dos même après avoir détourné les yeux. Mes mains étaient moites. Mon cœur battait la chamade, tambourinant contre mes côtes comme un oiseau piégé. Le silence du réfectoire, déjà lourd des cliquetis, s'était transformé en une entité palpable. Une chape de plomb. J'attendais. Suspendue. Que quelque chose se passe. Que ce regard se relâche. Que cette tension se dissipe. Chaque seconde était une éternité.

Ce ne fut pas une voix. Ni les mots tranchants de Miss Clara, ceux qu'elle savait rendre si cinglants. Non. Ce fut un son. Rien d'humain. Rien de tendre. D'une brutalité familière, presque attendue entre ces murs.

Le fracas assourdissant d'un chariot de métal. Un chariot de service. Poussé trop vite. Il heurta un obstacle invisible. L'une de ses roues dérapa sur le sol en linoléum. Une vague de résonance métallique traversa la pièce. Un vacarme aigu, strident. Les fenêtres vibrèrent. Un sursaut collectif. Quelques petits cris de surprise étouffés, avant de se raviser. De reprendre le silence.

Ce son déchira le voile tendu du silence comme un couteau. Il éclata la bulle de tension que le regard de Miss Clara avait créée. La dispersant en mille éclats sonores. Pas une libération douce. Une explosion. Une déflagration qui secoua l'air. Et, par la même occasion, mes sens.

Sur ma peau, l'effet fut immédiat et étrange. La brûlure diffuse se transforma en une décharge électrique. Un spasme involontaire qui me fit tressaillir. Le fracas agit comme une douche froide sur un corps en surchauffe. La tension se relâcha d'un coup. Non par confort. Mais par l'effet de la surprise. Du choc.

Pendant un instant, tous les regards se tournèrent vers la source du bruit. La jeune femme de service. Le visage rougi de confusion. Elle s'excusait maladroitement. Même Miss Clara, j'en suis presque certaine, détourna ses yeux de moi. Une fraction de seconde. Ce fut assez. L'interruption dont j'avais désespérément besoin.

Le tumulte apporta un anonymat fugace. Dans le sillage de ce bruit, le poids de son attention s'alléga. Les autres enfants, un instant alertés, replongèrent vite dans leur mutisme. Reprenant le rituel monotone de leurs cuillères. Mais la magie noire du regard de Miss Clara était brisée. L'instant d'intimidation était passé.

Ce son. Ce simple bruit de métal. Le rappel constant que nous étions dans une machine. Une institution. Les bruits étaient souvent mécaniques. Impersonnels. Les émotions rarement exprimées à voix haute. Pas de place pour les silences lourds de sens. Les regards trop profonds. Pas quand un chariot pouvait tout briser. Ce fut un répit involontaire. Une pause non désirée mais salvatrice dans le petit drame personnel qui se jouait entre une matrone et une petite fille rêvant d'un ailleurs. Je pouvais enfin respirer. Même si le goût du gruau restait amer dans ma bouche. Le monde de l'institution avait repris ses droits. Ses propres bruits. Ses propres règles. Ses propres façons de nous rappeler à l'ordre.

Le fracas. Le métal qui racle. Le choc sourd du chariot contre le mur. Le tintement des bols en émail. Ce bruit déchira le silence tendu du réfectoire avec une violence inattendue. Une déflagration qui fit trembler l'air. Mes nerfs. La brûlure diffuse que le regard de Miss Clara avait laissée sur ma peau se transforma en un spasme. Une

secousse électrique. Elle m'arracha à mon immobilité forcée. Le monde entier avait tremblé un instant. Dans ce tremblement, la pression se relâcha.

J'ai respiré. Oh, comme j'ai respiré ! Un souffle profond, involontaire. Mes poumons, comprimés, s'ouvraient enfin. Ils captaient l'air frais. Même l'air lourd de gruau et de désinfectant de cette pièce. Mon cœur, qui tambourinait une cadence effrénée, se calma d'un coup. D'un galop sauvage à un rythme plus mesuré. La peur se dissipa. Laissant place à un étrange vide. Une légèreté inattendue.

Mes yeux, qui s'étaient obstinément fixés sur la surface grise et granuleuse de mon bol, se levèrent. Lentement. Comme des pétales s'ouvrant au soleil après une longue nuit. Ils balayèrent d'abord la scène du tumulte. La jeune femme de service, le visage empourpré de confusion, tentant de remettre le chariot en place. Des bols avaient failli tomber. Son agitation était presque comique. Un moment de désordre bienvenu dans l'ordre implacable de l'institution.

Et puis, mon regard continua sa course. Au-delà du chariot. Au-delà de l'agitation. Il traversa la salle. Une mer de têtes baissées. D'épaules courbées. De silhouettes anonymes dans leurs uniformes ternes. Mes yeux cherchaient peut-être un point d'ancrage. Quelque chose à quoi me raccrocher après cette vague d'émotion.

Et c'est là que je l'ai vue.

Assise à une table plus éloignée. Presque dans l'ombre d'un pilier. Une fille. Quelques années de plus que moi. Douze ou treize ans. Ses cheveux étaient d'un châtain terne. Un peu emmêlés. Retombant sur un visage pâle et anguleux. Elle n'avait rien de remarquable. Elle se fondait dans le décor. Comme toutes les autres. Sauf que...

Sauf que ses yeux. Ses yeux n'étaient pas rivés sur le chariot. Ni sur la surveillante en colère. Ni sur son bol de gruau. Ses yeux étaient fixés sur moi.

Ce n'était pas le regard perçant et inquisiteur de Miss Clara. Non. Pas un regard de jugement. Ni de reproche. C'était un regard d'une profondeur inattendue. Un peu voilé. Un peu mélancolique. Ses prunelles sombres semblaient me voir. Me comprendre. D'une manière que personne d'autre n'avait jamais fait dans cet endroit. Il y avait dans ce regard une sorte de résonance. Comme si elle avait elle-même ressenti la brûlure des yeux de la matrone. La solitude. Le désir d'être invisible. Et en même temps d'être vue.

Sur ma peau, l'effet de ce nouveau regard fut d'une nature toute différente. Ni la brûlure de la honte. Ni le froid de la peur. C'était une étrange, douce chaleur. Une chaleur qui ne venait pas de l'extérieur. Mais qui semblait se diffuser de l'intérieur. Une petite flamme s'allumant au centre de ma poitrine. Irradiant lentement. C'était la chaleur de la reconnaissance. D'une complicité silencieuse.

Comme si, à travers le fouillis de tables et d'enfants, un fil invisible s'était tendu entre nous. Dans ses yeux, je ne voyais pas de curiosité morbide. Mais une sorte de savoir partagé. Un acquiescement silencieux à ma présence. À ma différence. Pour la première fois dans ce réfectoire austère, je me suis sentie perçue. D'une manière non menaçante. Je n'étais plus seulement Norma Jeane, l'orpheline un peu rêveuse et mal à l'aise. J'étais Norma Jeane, et cette autre âme semblait le savoir. Le reconnaître. Sans même un mot.

Cette chaleur. Fragile. Éphémère. Une goutte de miel dans l'amertume du gruau. Elle dura une fraction de seconde. Le temps que nos regards se croisent. Se reconnaissent. Puis se détournent. Par pudeur. Pour protéger ce secret partagé. Mais elle laissa une trace. Une minuscule fissure dans le mur de solitude. Une étincelle d'espoir. Même dans les endroits les plus froids, il y avait peut-être d'autres cœurs qui battaient au même rythme. D'autres âmes qui aspiraient à la même chose : être vues. Être comprises. Pour moi, Norma Jeane, c'était un trésor inestimable. Dans le désert de l'institution.

Chapitre 2

L'Écran de Soie et le Masque d'Or

Chapitre 2 : L'Écran de Soie et le Masque d'Or

L'air. L'air du studio n'était pas l'air salé de la plage, ni celui, lourd et parfumé, d'un jardin californien sous le soleil. Il était un mélange si particulier, si distinctif, que même des décennies plus tard, je pouvais le reconnaître les yeux fermés. Il avait le goût de l'attente, une attente palpable qui flottait comme la fumée de cigarette dans l'éclairage trop vif. Une pointe métallique montait des projecteurs brûlants qui crépitaient, diffusant leur chaleur aveuglante. Puis, une odeur de poussière, fine et sèche, s'infiltrait partout. Elle se déposait sur les meubles, sur les objectifs des caméras, et même, je le jurais, sur mes propres pensées. Mais sous tout cela, une note plus douce, presque sucrée, persistait : celle du maquillage, du talc et des laques pour cheveux, mêlée au parfum des vieux costumes pendus et à l'encre des scénarios froissés. C'était l'odeur du rêve. De l'illusion en devenir. Un rêve un peu poussiéreux, un peu chimique, mais tellement enivrant.

La poudre sur ma peau. C'était le début de la transformation. Le moment où Norma Jeane commençait à s'effacer pour laisser place à... à elle. Le maquilleur, un homme patient aux mains étonnamment délicates, prenait une éponge veloutée. Le premier contact était toujours un choc, une morsure glacée sur ma peau tiède. Une sensation étrange, comme si l'on me recouvrait d'une fine couche de givre. Ça piquait un peu les narines, cette odeur d'amidon et de parfum bon marché. Je fermais les yeux un instant, sentant cette froideur se répandre sur mes joues, mon front, mon nez. C'était une armure. Une seconde peau qui allait me protéger du monde, mais aussi me cacher. Chaque coup d'éponge était un pas de plus vers Marilyn, et un pas de moins pour Norma Jeane. Ma peau devenait douce, d'une douceur artificielle, presque

crayeuse au toucher. Je me sentais polie, lissée, prête à être sculptée par la lumière. Comme une poupée de porcelaine, attendant qu'on lui donne vie. C'était une sensation de vulnérabilité, mais aussi de puissance. Cette couche de poudre était le prélude à la magie.

Le rouge à lèvres, lui, avait une odeur plus intime. Plus féminine. Presque un secret. Ce n'était pas un parfum léger et floral comme ceux que les dames portaient pour sortir. Non. C'était une odeur riche, cireuse et douceâtre à la fois, avec une pointe de quelque chose d'un peu rance, comme de vieilles roses écrasées, ou peut-être de violettes. On le sortait d'un tube doré, lourd et élégant, un véritable bijou. Le maquilleur l'appliquait avec un petit pinceau fin, ou parfois directement. Je sentais cette texture crémeuse glisser sur mes lèvres. L'odeur montait à mes narines, un mélange de cire d'abeille, d'huiles essentielles et de pigments. C'était l'odeur du glamour. Du baiser volé. De la promesse murmurée. Chaque fois que je respirais profondément après l'application, cette fragrance me remplissait, comme un rappel. Ces lèvres-là n'étaient plus tout à fait les miennes. Elles appartenaient désormais à l'écran, aux affiches, aux fantasmes de millions de gens. C'était la touche finale, le point d'exclamation sur le visage de Marilyn. Ça me donnait une confiance étrange, une audace que Norma Jeane n'aurait jamais osé afficher. C'était l'odeur de la séduction. De la métamorphose. Et je savais, en la sentant, que j'étais prête. Prête à affronter les lumières, les regards, et tout ce que ce nouveau monde allait me jeter au visage.

Les lumières. Elles étaient partout. Pas seulement devant, mais au-dessus, sur les côtés, comme des soleils miniatures et implacables. Quand on les allumait, il y avait un *clac* sec, puis un bourdonnement électrique qui emplissait l'air. Soudain, le monde devenait une explosion de blanc aveuglant. Au début, c'était comme recevoir une gifle de lumière, une morsure brûlante sur la peau.

La brûlure était réelle. Une chaleur intense, sèche, montait du sol et tombait du plafond. Elle s'installait sur mon visage, mes bras, partout où la lumière pouvait

m'atteindre. Je sentais mes pores s'ouvrir, une légère moiteur sur ma lèvre supérieure, le début d'une perle de sueur qui menaçait de glisser le long de ma tempe. Ce n'était pas une chaleur agréable, celle du soleil sur la plage, non. C'était une chaleur qui mettait sous pression. Qui rappelait que chaque instant comptait, que j'étais là pour **performer**. On disait que ça aidait à faire ressortir la brillance des cheveux, l'éclat de la peau, mais moi, je me sentais juste... exposée. Comme une fleur sous un projecteur, forcée de s'ouvrir. C'était une sensation de vulnérabilité, mais aussi de transformation. La chaleur déliait quelque chose en moi, faisait fondre mes inhibitions, petit à petit.

L'objectif. Ah, l'objectif. C'était bien plus qu'une lentille de verre et de métal. C'était un œil, oui, un œil froid et insistant qui ne clignait jamais. Un œil qui semblait voir à travers mes vêtements, à travers ma peau, jusqu'à mon âme la plus secrète. Il y avait des moments où je me sentais complètement nue devant lui, même habillée. Il ne jugeait pas, pas ouvertement, mais il **observait**. Il **enregistrait**. Cet œil attendait, patient, la moindre faille, le moindre moment de vérité. Il me rappelait tous les regards que j'avais croisés dans ma vie, ceux des hommes, ceux des femmes, ceux qui jugeaient, ceux qui désiraient, ceux qui voyaient seulement ce qu'ils voulaient voir. Face à cet objectif, je me sentais... fragmentée. Comme si chaque partie de moi était scrutée séparément. Mais il y avait aussi une étrange fascination. C'était l'œil qui allait me rendre visible. Qui allait me faire exister au-delà de moi-même. Il allait capturer ce que je deviendrais.

Le clic sec de l'appareil. C'était le son du destin. Un bruit court, mécanique, mais qui résonnait dans le silence tendu du studio. Un **clic**, et un instant était figé pour l'éternité. C'était comme le battement d'un cœur d'acier. Chaque **clic** était une petite mort pour l'instant d'avant, et une naissance pour l'image d'après. Ça me faisait sursauter parfois, ce bruit si brusque. Il y avait une urgence dans ce son. Une finalité. C'était le signal que ma pose était soit réussie, soit manquée, et qu'il fallait passer à la suivante. Cela ajoutait à la pression, mais aussi à l'excitation. C'était le rythme de ma nouvelle vie, scandé par ces petits bruits secs.

Ma première pose. Oh, mon Dieu. Je m'en souviens si bien. On m'avait dit de me tenir "naturelle", mais qu'est-ce que cela voulait dire, être naturelle, quand on était sous des projecteurs brûlants et face à cet œil impitoyable ? J'étais raide, maladroite. Je me sentais comme un petit faon qui vient de naître, toutes mes articulations semblaient trop longues, mes membres incertains. On m'a demandé de me tourner légèrement, de mettre un bras sur ma hanche. Mon corps bougeait avec une hésitation presque douloureuse. Chaque muscle était tendu, chaque mouvement était calculé, pas naturel du tout. Je pensais à la façon dont les actrices des magazines posaient, avec cette grâce innée, cette facilité déconcertante. Moi, je me sentais comme une marionnette dont on tirait les ficelles trop fort.

Mes doigts étaient un peu crispés, mes épaules remontaient malgré moi. J'essayais de sourire, mais je sentais que c'était un sourire forcé, pas celui qui venait du cœur. Le photographe, un homme avec une voix douce mais ferme, me disait "Plus de ça, moins de ça". J'essayais de comprendre, de traduire ses mots en gestes. J'ai un peu penché la tête, j'ai laissé mon regard glisser, comme si je cherchais quelque chose au-delà de l'objectif. J'ai respiré profondément, essayant de me détendre. Et c'est là, je crois, qu'un petit quelque chose a commencé à se délier. Une légère courbe de la hanche, un mouvement un peu plus fluide du poignet, une lèvre qui se pinçait juste un instant, puis s'ouvrait avec un soupçon de... de curiosité. Mon corps cherchait sa propre vérité. Sa propre manière d'être *vue*. Il cherchait la Marilyn qui sommeillait encore, timide, sous la surface de Norma Jeane. C'était un mélange de peur et d'une étrange, nouvelle sorte de liberté. La liberté d'être regardée. D'être imaginée. Et c'est là que j'ai compris que mon corps, même hésitant, avait déjà son propre langage, une histoire à raconter, bien avant que je ne sache comment la dire avec des mots.

Cette Marilyn n'est pas arrivée comme un coup de tonnerre. Ce n'était pas une apparition soudaine, ni une formule magique prononcée à haute voix. Non, elle a... elle a *murmuré* son arrivée, petit à petit, comme une brise légère qui se lève avant de devenir tempête.

Elle est née du regard des autres, d'abord. Ce regard du photographe, de l'agent, des hommes dans la rue qui vous dévisagent. Norma Jeane était là, timide, un peu gauche, avec ses rêves plein la tête et ses insécurités plein le cœur. Mais ils voulaient autre chose. Ils voulaient... *plus*. Plus de lumière, plus de pétillant, plus de promesse.

C'était un ****geste****, oui. Un geste hésitant au début, puis plus assuré. Le photographe m'avait dit de "lâcher prise", de "ne pas penser". Alors, j'ai laissé mon corps parler. J'ai laissé ma hanche se pencher un peu plus, mes épaules se détendre. J'ai senti mes doigts s'allonger, caresser un peu ma cuisse ou ma taille avec une sorte de... de délicatesse insouciant. Ce n'était pas provocateur, pas encore. C'était simplement *féminin*. Un mouvement qui disait : "Je suis là, et je me sens bien dans ma peau, même si c'est un mensonge." C'était une façon de danser avec la caméra, de la laisser me guider. Le corps de Marilyn, c'est un ballet en soi. Une mélodie silencieuse. Une jambe légèrement croisée, une main posée sur la nuque, un archet du dos qui s'étire... Chaque courbe, chaque ligne racontait une histoire, une histoire de légèreté, de douceur, mais aussi d'une force inattendue. C'était comme si Norma Jeane apprenait à *chanter* avec son corps, sans un seul mot.

Et puis, le ****regard****. Oh, ce regard. Norma Jeane avait les yeux baissés, souvent, ou un regard fuyant. Mais Marilyn... Marilyn a appris à regarder droit dans l'objectif, droit dans l'âme de celui qui la regardait. C'est un regard qui peut être pétillant d'espièglerie, comme une promesse de rires et de secrets. Un regard qui flirte, oui, mais pas vulgairement. Plutôt comme une invitation, une curiosité. "Viens voir ce que je cache derrière ce sourire," semblait-il dire. Mais sous cette couche de gaieté, il y avait toujours une pointe de mélancolie, une fragilité à fleur de peau, une question muette. C'est le regard de quelqu'un qui a vu beaucoup de choses, mais qui espère encore le meilleur. C'est l'étincelle de vulnérabilité qui rend le glamour supportable. Qui le rend humain. Ce regard n'était pas toujours *mien*, je le savais. Il était celui que les gens *voulaient* voir, mais il y avait une part de vérité en lui. La vérité d'une âme qui cherchait à être aimée, désespérément.

Le ****silence d'un mot retenu****. C'est là que réside le plus grand mystère de Marilyn, je crois. C'est ce qui la rendait si captivante. Norma Jeane aurait voulu tout expliquer, tout dire, se justifier. Marilyn, elle, a appris à retenir. À laisser planer le doute, la question. À ne pas tout révéler. C'est le petit sourire énigmatique qui ne dit pas pourquoi il est là. Le léger soupir qui ne s'achève pas en plainte. C'est la force de la suggestion. De l'implicite. Laisser les autres imaginer, rêver, remplir les blancs avec leurs propres désirs et leurs propres peurs. C'était une intelligence que beaucoup sous-estimaient, cette capacité à créer un monde de mystère autour de soi, à ne pas se livrer entièrement. Le silence de Marilyn était plus éloquent que n'importe quelle parole. Il disait : "Je suis là, je suis belle, je suis désirable, mais il y a une part de moi que vous n'atteindrez jamais." C'était ma façon de me protéger. De garder un petit jardin secret où Norma Jeane pouvait encore respirer.

Marilyn est arrivée dans le silence de ces compromis. Dans la lumière crue des projecteurs qui vous forcent à être plus grand que nature. Elle est arrivée parce que Norma Jeane avait compris que pour survivre, pour être vue, elle devait créer quelqu'un d'autre. Quelqu'un qui pouvait supporter le poids des regards, des attentes, des désirs. Elle est arrivée comme un chuchotement qui s'est transformé en légende. Un rêve que j'ai fini par incarner jusqu'à l'os. Elle est mon armure, mon personnage, ma plus belle illusion. Et ma plus grande solitude, parfois.

Le masque. Oui, c'était ça. Un masque d'une beauté éblouissante, ciselé avec soin par des mains expertes, sous la lumière crue des miroirs bordés d'ampoules. Après les pinceaux qui dansaient, les houppettes qui volaient, les boucles qui prenaient leur place sous la laque, venait ce moment de silence. Le coiffeur s'éloignait, le maquilleur posait ses outils. Et là, dans le miroir, il n'y avait plus Norma Jeane.

Quel visage me fixait ? C'était... c'était ***elle***. La Marilyn. Ses cheveux blonds platine, comme un halo de lumière, encadraient un visage aux pommettes hautes, soulignées d'un fard délicat. Les sourcils, dessinés avec une précision chirurgicale,

donnaient à mes yeux une profondeur que mes propres sourcils n'auraient jamais pu créer. Et ces yeux... ils étaient encadrés par une frange de cils si longs, si fournis, qu'ils projetaient des ombres mystérieuses sur mes joues. Le regard était intense, parfois pétillant d'une malice innocente, d'autres fois empreint d'une mélancolie insaisissable. Puis, il y avait ces lèvres. Ces lèvres pulpeuses, peintes d'un rouge écarlate, brillant, qui semblaient prêtes à murmurer des secrets ou à offrir un baiser. Elles étaient la signature. Le sceau de Marilyn.

Ce visage n'était pas celui que je voyais en me levant le matin. Ni celui que je voyais quand je pensais à ma mère, à ma vie d'avant. Non. C'était une œuvre d'art, une sculpture vivante, faite pour la caméra, pour les affiches, pour les rêves des hommes et l'envie des femmes. Il y avait une perfection presque irréelle dans cette symétrie, cette luminosité. C'était un visage qui promettait le glamour, le rire, la légèreté. Un visage qui ne laissait rien transparaître des peurs, des blessures, des tourments de Norma Jeane. C'était mon bouclier. Ma façade la plus brillante. Mais parfois, il me semblait aussi que c'était une prison dorée. Une prison où l'on admirait l'extérieur, sans jamais chercher à comprendre ce qui se trouvait derrière les barreaux de la perfection.

Et mes yeux, dans tout ça ? Que voyaient-ils ? C'était le plus étrange. Mes propres yeux, ceux de Norma Jeane, fixaient ce visage parfait dans le miroir. Et au-delà de la beauté, au-delà de l'illusion, ils voyaient la *stratégie*. Ils voyaient le travail acharné, les heures passées sous les lumières, la discipline pour maintenir cette image. Ils voyaient la *performance* qui était sur le point de commencer.

Ils voyaient aussi la *solitude*. Oui, sous tout ce glamour, mes yeux percevaient une pointe de tristesse, un voile transparent sur le miroir. C'était la solitude de savoir que l'on est aimé pour une image, pour un personnage, et non pas pour la femme réelle qui se cache dessous. Ils voyaient la distance qui se creusait entre ce que j'étais et ce que le monde voulait que je sois. C'était comme regarder une étrangère, une sœur jumelle que je connaissais intimement, mais à laquelle je ne pouvais pas vraiment me

fier, car elle était la création d'autrui.

Mes yeux cherchaient aussi... une étincelle de vérité. Une trace de Norma Jeane dans ce visage transformé. Et parfois, dans la profondeur de mon propre regard reflété, je pouvais la trouver. Une lueur d'intelligence, une pointe de vulnérabilité, une question silencieuse. C'était comme si mes yeux disaient à ce visage de Marilyn : "Tu peux briller, tu peux séduire, tu peux être l'icône, mais n'oublie jamais qui tu es, n'oublie jamais d'où tu viens." C'était un dialogue silencieux entre deux parties de moi-même, l'une qui acceptait son rôle, l'autre qui le remettait constamment en question.

Alors, quand le masque était posé, mes yeux voyaient à la fois le triomphe de l'illusion et le poids de la réalité. Ils voyaient le rêve devenu chair, mais aussi la femme qui portait ce rêve sur ses épaules fragiles. Ils voyaient une promesse faite au monde, et le sacrifice qu'elle impliquait pour l'âme de Norma Jeane. C'était une vision complexe, pleine de beauté et de mélancolie. Et chaque fois, je me disais : "Voilà. C'est elle. Et c'est à moi de la faire vivre, coûte que coûte." C'était mon destin, inscrit dans le miroir.

Le miroir m'a lâchée. Ou plutôt, je l'ai lâché, ce reflet parfait et figé. C'était comme laisser derrière soi une page tournée, pour entrer dans un nouveau chapitre. Je me suis détournée, et le monde autour de moi a pris une nouvelle dimension, celle de la réalité qui attendait d'être transformée.

Mes pas m'ont portée, presque malgré moi, vers la lumière. Pas une petite lumière douce, non. La grande lumière, celle qui brûle, qui révèle tout, qui ne pardonne rien. Chaque mouvement était une conscience nouvelle de mon corps. De ce corps qui était maintenant habillé, paré, prêt à être offert aux regards.

Le tissu sur ma peau, sous cette nouvelle peau de poudre et de fard. C'était une sensation étrange, un mélange de douceur et de contrainte. J'imagine que l'on pense à une robe de satin ou de soie. La plupart du temps, c'était ça. Le tissu glissait, frais

d'abord, puis il se réchauffait au contact de ma peau, épousant chaque courbe, chaque frisson. C'était comme une seconde peau, mais une peau qui ne m'appartenait pas tout à fait. Elle était choisie pour *Marilyn*. Pour créer l'illusion, pour capter la lumière d'une certaine façon. Je sentais la finesse de la doublure, le léger froissement du crêpe ou du shantung, parfois le piquant d'une dentelle qui effleurait ma hanche.

Mais ce n'était pas seulement la sensation du tissu. C'était la sensation de la *différence*. La poudre me donnait une surface lisse, presque immaculée. Dessous, le tissu me rappelait ma chair, ma peau réelle, celle qui transpirait sous la chaleur des projecteurs, celle qui frissonnait d'appréhension. Il y avait une tension subtile entre cette perfection superficielle et la vulnérabilité de ma propre enveloppe. Chaque couture, chaque pli, chaque petite broderie semblait presser un peu plus sur moi, me rappelant que j'étais *contenue*. Que j'étais *modelée*. C'était un sentiment de sensualité forcée, mais aussi de puissance. Car ce tissu, si délicat soit-il, était aussi une armure, une promesse de glamour.

Le poids du vêtement. Ah, ce n'était pas le poids d'un simple habit du quotidien. Même une robe légère avait son propre poids symbolique. C'était le poids des attentes. Le poids du rêve que l'on portait sur ses épaules, sur sa taille, sur ses hanches. Chaque sequin, chaque perle, chaque pli de tissu lourd semblait ajouter à ce fardeau invisible. Je pouvais sentir la traîne légère balayer le sol derrière moi, ou le tissu tendu sur ma poitrine, retenant mon souffle. C'était le poids de la transformation. Le poids d'une identité que je devais incarner à la perfection. Parfois, cela me donnait l'impression d'être une statue, belle mais immobile, incapable de respirer pleinement. D'autres fois, c'était comme si le vêtement lui-même me donnait une grâce nouvelle, une façon de me mouvoir, de me tenir, dictée par sa coupe, son drapé. C'était le poids de Marilyn, lourd de toutes les fantaisies qu'elle inspirait.

Et l'odeur de l'air. En m'éloignant du miroir, des odeurs plus fortes, plus *vivantes* sont venues à moi. L'air était maintenant plus chaud, plus dense, saturé de l'électricité des projecteurs qui ronronnaient. Il y avait toujours cette pointe métallique, cette

odeur de l'ampoule chauffée à blanc, mais elle était mêlée à des parfums plus insistants. Celui de la laque à cheveux fraîchement vaporisée, des fonds de teint et des poudres qui flottaient comme un brouillard invisible. Mais aussi, l'odeur du bois des décors, de la peinture fraîche sur une toile de fond, de la colle... et une odeur indéfinissable de *travail*. De labeur. L'odeur du café froid que les techniciens buvaient, de la fumée de cigarette qui s'attardait malgré la ventilation, des vieux tapis. C'était l'odeur du *plateau*. Le parfum de la création en cours, un mélange âpre et enivrant.

Cet air-là, il avait le goût de l'opportunité, mais aussi celui de la pression. Il était plein de murmures, de directives à voix basse, du cliquetis des appareils, du bruissement des scripts. C'était l'odeur de mon destin qui se déployait, de ma vie qui prenait forme sous mes yeux, sous les lumières. Et en le respirant, je savais que j'étais là, au bord du précipice, prête à sauter dans le grand vide de l'image. De l'illusion. Prête à être Marilyn.

Chapitre 3

Les Mains qui Bercent et les Poings Fermés

Le room était silencieux. Trop silencieux. Une lumière pâle, filtrée par les stores, découpait l'espace en angles vifs et ombres lourdes. Des poussières dansaient dans les rares rayons, inaperçues. Sur la table basse, un journal était déplié, ses pages lustrées par l'encre fraîche. L'odeur du café ranci, peut-être une cigarette oubliée de la veille, imprégnait l'air. C'était souvent ça, l'air. L'air de mon monde. Lourd.

Le souffle, toujours le souffle. C'était une question de poids, de présence. Il y avait le souffle des alcools forts, du tabac blond, des parfums capiteux qui emplissaient les loges, les studios, les dîners tardifs. L'odeur même d'Hollywood, une brume persistante où se mêlaient les attentes silencieuses.

J'avais connu tant de souffles. Le souffle lourd des hommes de pouvoir, des producteurs aux visages tirés, les yeux vifs, l'odeur de leur Scotch et de leur nicotine. Ils fumaient leurs cigares cubains en me fixant, comme si j'étais un problème à résoudre. Un souffle d'autorité, de stress, qui me faisait sentir petite et vulnérable, mais aussi désirable, objet de convoitise. Une promesse d'un rôle, ou la menace d'un oubli, tout était dans ce souffle.

Et puis, il y avait le souffle des fêtes, la cacophonie des rires trop forts, des murmures à l'oreille. Le champagne qui pétillait dans les verres fins, les cocktails colorés. Les cigarettes qui brûlaient dans tous les cendriers des villas de Bel Air. Un souffle collectif où l'on cherchait la gloire, l'amour, ou l'oubli. J'y respirais l'excitation, mais aussi une mélancolie voilée, une solitude déguisée sous les paillettes. Je me sentais parfois une poupée de porcelaine, au milieu de cette chaleur humaine et de ces regards pesants.

Il y avait aussi les souffles que je recherchais, que je désirais. Le souffle d'un amant, dans l'obscurité de la nuit. Celui de Joe, après un match, mélange de tabac frais et de lin propre, avec cette pointe de force tranquille. Le souffle d'Arthur, plus réfléchi, souvent imprégné du café fort de ses nuits d'écriture, ou du tabac de sa pipe. C'était un abri pour mon esprit, un souffle d'intellect et de tendresse contenue. D'autres souffles, plus furtifs, plus dangereux, plus enivrants. La fumée d'une cigarette partagée sur l'oreiller, le whisky du soir pour calmer les nerfs. Les mots murmurés qui se mêlaient au parfum de la peau. Dans ces moments-là, le souffle était lourd d'amour et de désir, mais aussi de cette fragilité partagée, de la peur que tout ne s'évanouisse à l'aube.

Mon propre souffle, enfin. Après une longue journée de tournage, où il fallait pleurer sur commande, rire quand le cœur n'y était pas. Un verre de champagne pour détendre, une cigarette pour apaiser les nerfs à vif. Lourd de fatigue, de toutes les émotions jouées et ressenties. Lourd des espoirs non dits et des peurs bien réelles. Le poids de Norma Jeane et de Marilyn, cette lutte constante. C'était le souffle de mon époque. Le souffle de mes joies et de mes peines, à la fois glamour et terriblement solitaire.

Ces souffles parfois lourds, préambules muets. Car il y avait aussi les poings.

Des poings fermés. J'en ai vu. J'en ai senti le poids, l'ombre menaçante. Les miens d'abord. Norma Jeane, la petite fille, la jeune femme, si souvent impuissante. On ne m'avait pas appris à me battre avec les mains. Je me recroquevillais, j'attendais la fin de la tempête. Mais parfois, la rage et le désespoir montaient en moi. Mes mains se serraient, mes ongles s'enfonçaient dans mes paumes. Une douleur sourde. Une façon de me punir, de ne pas être assez forte, ou assez aimable.

Ces poings, mes poings serrés, ne frappaient jamais le dur. Ils frappaient le vide. La frustration de ne pas être comprise, écoutée. Ils s'enfonçaient dans l'oreiller, le

matelas, quand la nuit était trop longue, quand les larmes ne suffisaient plus. Un coup étouffé, un secret. Personne ne devait voir mon désespoir. Le tissu doux absorbait la force. Le silence de la chambre gardait mon secret. C'était ma façon de me battre contre l'image, contre les attentes, contre la solitude.

Et puis, il y avait les autres poings. Ceux des hommes.

Le souffle lourd dont je parlais pouvait les précéder. Le whisky. La frustration. La jalousie. Tout montait en eux. Parfois, cela explosait. La tension était si épaisse. Un mot de travers, un regard trop appuyé, une photo dans un journal. Tout basculait.

Je me souvenais des poings de Joe. Quand la colère le prenait, il était une tempête. Ce n'était plus l'homme doux et protecteur. Ses poings ne frappaient pas toujours des personnes. Mais les portes tremblaient sous l'impact. Les murs portaient des marques. Les meubles étaient déplacés avec une force brutale. Une cloison légère d'hôtel, une fois. La table basse en bois de notre salon, une autre. Le bruit était sec, brutal. Il résonnait en moi bien après le silence. Le poing lui-même ne faisait pas le plus mal. C'était le bruit. La peur qu'il inspirait. L'idée que cette rage puisse se retourner contre moi à tout moment. Cela laissait une marque. Non pas sur le mur, mais sur le cœur. Une fissure, une blessure invisible, mais bien réelle.

C'était une douleur différente. La mienne était intérieure, une prison sans barreaux. Leurs poings, c'était une violence extérieure, une menace. Une façon de rappeler que j'étais à la merci de leur humeur, de leur rage, de leur amour tourmenté.

Le journal était là, ouvert. Le matin était déjà vieux, ou l'après-midi s'étirait. La lumière du jour filtrait, mais n'adoucissait rien. L'odeur du café, du tabac ranci. Il l'avait vu. La photo. Cette image de moi, riante, la robe blanche virevoltant sur la grille du métro à New York. Un moment de légèreté, de joie spontanée. Pour moi, c'était le travail. Pour lui, c'était une trahison. Une insulte publique.

Le silence a précédé la tempête. Lourd. Oppressant. Le sang battait aux tempes. Je le regardais. Ses mâchoires étaient serrées. Ses yeux sombres fixés sur le papier glacé. La photo était un monstre à anéantir.

Et puis, le poing.

Ce n'était pas seulement un bruit. C'était une explosion. Le son sec, brutal, du poing sur le plâtre, le bois, la surface du mur. Un *thud* sourd, vibrant. L'air vibrait. Mes nerfs aussi. Une violence contenue qui trouvait son exutoire. Une force brute se déchargeait. J'ai sursauté. Mon corps s'est contracté. Pour se protéger.

Qu'ai-je entendu ? Le papier déchiré ? Ou les mots, lourds ?

J'ai entendu les deux. Mais le son du poing fut le premier. Le plus percutant. Il brisa le silence et annonça le reste. Ce n'est pas le journal qui fut déchiré par le coup. Quelque chose de plus profond se déchira ce jour-là. Le bruit du poing, c'était le son d'une vitre qui se brisait entre nous. La fin d'une illusion. D'une paix.

Juste après ce fracas, sont venus les mots. L'air s'épaississait de leur poids. Lourd. Chargés de rage. De jalousie. D'une possessivité que je ne comprenais pas toujours, même si j'en sentais l'intensité. Ce n'étaient pas des cris hystériques. Pas toujours. Parfois, c'était pire. Des mots murmurés. Glaciaux. Coupants comme des éclats de verre. Des reproches. Des accusations sur ma décence, ma fidélité. Sur l'image que je donnais au monde. Une image qui, pour lui, me déroba à lui. Me salissait. Il parlait de la foule. De tous ces hommes qui me dévoraient des yeux. Et que je *laisais* faire.

Les mots furent plus déchirants que n'importe quel papier. Ils déchiraient le voile de mon cœur. La petite fille en moi qui cherchait juste à être aimée. Reconnue pour plus qu'un corps. Une image. Ils déchiraient la confiance. La tendresse. Tout ce que j'avais cru construire. Le son du poing était physique, effrayant. Les mots étaient psychiques.

Ils laissaient des bleus invisibles. Des cicatrices sur l'âme.

Le poids du regard. Celui des hommes, sur la photo. Dans la pièce, il pesait différemment. Sur la grille de métro, sous les néons aveuglants de New York, avec la foule bruyante, excitée, le regard ne pesait pas. Non. C'était un jeu. Une performance. J'étais Marilyn, la fille drôle et sensuelle, qui laissait le vent taquin soulever sa robe. Leurs rires, leurs sifflements, leurs applaudissements, leurs regards avides. Tout cela était le bruit de mon travail. L'écho de ce qu'on attendait de moi. Une énergie. Une électricité. Je me sentais vivante. Désirée. C'était l'ivresse du moment. Une liberté volée à travers le personnage.

Mais dans la pièce. Dans la pièce, ce regard prit une autre dimension. Il n'était plus une énergie, mais un fardeau. Lourd. Écrasant. Non plus celui d'une multitude anonyme et joyeuse. Mais le regard d'un seul homme, Joe. Il le portait pour tous les autres. Il le transformait en accusation.

Dans cette pièce, le poids n'était pas celui de leur désir. C'était celui de sa jalousie. De sa fureur. De sa possessivité. Son regard, fixé sur la photo, puis sur moi. Un projecteur impitoyable. Il déshabillait l'âme. Chaque homme sur la photo, chaque visage flou de la foule, devenait un complice silencieux. Une scène écrite par lui. J'étais l'icône. La proie. La propriété que le monde tentait de lui arracher.

Ce poids était palpable. Des billes de plomb invisibles tombaient sur mes épaules. Ma tête. Mon cœur. J'étais l'épicentre d'une tempête qu'il avait créée. Mon corps. Ma personne. Le paratonnerre. Je me sentais nue, plus profondément que sur la grille de métro. Là-bas, j'étais protégée par le glamour. Le jeu. Ici, j'étais exposée. Vulnérable. Jugée. Ma seule défense était mon silence. Ma tentative désespérée de comprendre. De calmer. D'apaiser. C'était le poids de l'incompréhension. De la solitude. D'être aimée d'une façon si exclusive et violente qu'elle en devenait étouffante.

Et l'air ? Quel goût avait l'air ?

L'air avait le goût du métal. Sec. Âpre sur la langue. Comme une pièce de monnaie oubliée. Le goût du fer. De la colère qui montait. De la tension électrique avant l'orage. Une pointe d'amertume aussi. Comme le café froid oublié. La cigarette écrasée trop vite. L'air des rêves brisés. Des attentes déçues.

Lourd. Épais. Difficile à respirer. Chaque inspiration était un effort. Mes poumons luttèrent contre une pression invisible. L'odeur persistante du whisky qu'il avait bu. Le tabac qu'il fumait avec une fureur silencieuse. Mon propre parfum, d'habitude si léger et floral, semblait lourd. Dérangeant. Une relique d'une féminité qui, dans ce moment, était devenue un problème.

L'air avait le goût des larmes non versées. De la tristesse qui s'accumulait dans ma gorge. Qui refusait de descendre. Le goût du silence avant la dispute. Du silence assourdissant après le coup de poing. Un goût qui s'accrochait à la gorge. Une sécheresse. Une soif non pas d'eau, mais d'une paix lointaine, impossible.

L'air de la fin. La fin d'une illusion. D'une certaine innocence dans notre amour. Le goût amer et métallique d'une réalité. D'une fracture.

Le poing. Le mur. Le son s'éteignit. Un écho lointain. Un silence plus assourdissant encore. Chargé d'électricité. De la poussière invisible des briques de notre amour qui se désagrégeaient.

Ensuite. Le corps parle. Le mien, du moins. Il se fige. On voudrait courir, crier, se cacher. Mais on reste là. Immobile. Comme une statue. La crainte qu'un mouvement déclenche une nouvelle explosion. Les yeux de Joe. Toujours pleins de cette tempête. Fixés sur moi avec une intensité qui brûlait. Pas de mots immédiats. Juste le souffle lourd. Le sien. Le mien. Coupé. Retenu.

Et les larmes non versées. Ah, ces larmes. Elles n'allèrent pas sur mes joues. Pas à ce

moment-là. Dans cette pièce où l'air avait le goût du métal. De l'amertume. Les larmes devinrent une rivière souterraine. Elles refluèrent. Une digue intérieure s'était dressée. Par réflexe. Je ne pouvais pas pleurer. Pas devant lui. Pas à ce moment-là. Pleurer aurait été reconnaître la défaite. Montrer ma vulnérabilité. J'avais l'impression que c'était ce qu'il cherchait. Sans le savoir. Pleurer, c'était lui donner satisfaction. Lui donner raison.

Alors, ces larmes. Elles s'accumulèrent derrière mes yeux. Brûlantes comme du sel. Sans déborder. Elles formèrent un nœud dans ma gorge. Un étranglement. Rendant la respiration plus difficile encore. Elles descendirent. Silencieuses. Le long de ma poitrine. Un poids froid et lourd s'installa là. Sous mon cœur. Où la douleur physique ne se voit pas. Elles se transformèrent en cette mélancolie latente. Toujours là, sous la surface. Attendant son heure. Attendant le silence total. La solitude absolue. Pour, peut-être, enfin, se libérer. Elles nourrissent cette petite flamme de tristesse. Celle qui ne s'éteint jamais vraiment. Qui me rappelle que, même sous les projecteurs, même dans les bras d'un homme qu'on aime, on peut se sentir terriblement seule. Une façon de s'endurcir. D'essayer. De se construire une carapace invisible pour survivre.

Et la salive ? Quel goût avait la salive ?

La salive. Rare, d'abord. Ma bouche était sèche. Asséchée par le choc. La peur. La tension qui me tétanisait. Comme si mon corps refusait de produire quoi que ce soit. De lubrifier ma gorge. Comme s'il me préparait à ne plus pouvoir parler. À ne plus rien avaler.

Le peu de salive que je pouvais rassembler. Elle avait un goût bizarre. Métallique. Oui, comme l'air. Mais plus intense. Un goût de sang. Sans qu'il y ait de sang. Un goût âcre et acide. Comme si l'estomac s'était retourné. L'intérieur de ma bouche tapissé de poussière et de rouille. C'était le goût de la peur. De l'adrénaline qui pompait dans mes veines. De l'épuisement nerveux. Le goût de l'amertume qui montait. La déception. La tristesse. Le désespoir qui s'installait.

C'était le goût de la fin d'une innocence. D'une espérance. Le goût de quelque chose qui se brise. Qui, une fois brisé, ne peut plus jamais être tout à fait pareil. Ce goût sec, acide, métallique. Il est resté avec moi longtemps après ce jour. Une empreinte invisible mais tenace. Le goût de ce que l'on ne peut pas dire. De ce que l'on ne peut pas pleurer. De ce que l'on doit absorber. Porter en soi. Ma vérité la plus crue. La vérité de Norma Jeane. Sous le masque de Marilyn.

Chapitre 4

Le Bruit de la Foule et le Vide des Nuées

Chapitre 4 : Le Bruit de la Foule et le Vide des Nuées

La porte claqua. Un coup sec qui rompit l'air. Le monde entier parut retenir son souffle, juste pour entendre ce son mourir. Il y eut d'abord un vide assourdissant. Le silence bourdonnait dans les oreilles, comme si l'air lui-même avait été aspiré. Le cœur battait fort dans les tempes, un tambour frénétique qui refusait de croire que le bruit était mort. Les mains tremblaient un peu, les doigts s'entrelaçaient, cherchant une chaleur qui n'était plus là.

Puis, lentement, trop lentement, d'autres sons s'infiltrèrent dans la nouvelle solitude. Le tic-tac obstiné de l'horloge sur la cheminée. Il ne se souciait pas des drames. Il continuait sa marche implacable. On l'entendait soudain, ce petit bruit régulier, comme une moquerie du temps qui passait, sans vous. Le souffle du vent, un murmure timide contre la vitre, essayant de se glisser, comme un secret qu'on n'osait pas dire.

Parfois, c'était le craquement du parquet sous les pieds, si je bougeais un peu. Un son si minime d'habitude. Il résonnait désormais comme un coup de tonnerre dans la pièce devenue si vaste, si vide. Les draps froissés sur le lit, si je m'y laissais tomber, murmuraient une histoire de corps qui étaient là, de chaleur qui avait disparu.

Le son le plus persistant, le plus lancinant, n'était pas un son perçu avec les oreilles. C'était celui que l'on entendait à l'intérieur. Le son du silence lui-même, mais un silence lourd, pesant, saturé de tout ce qui venait de se passer. C'était l'écho des mots non dits, des larmes ravalées, des promesses brisées qui flottaient encore dans l'air,

invisibles mais si palpables. C'était le son de l'absence. Un vide qui s'installait, lentement, douloureusement, dans chaque recoin de l'être. Une solitude que l'on connaissait bien, une vieille amie, ou plutôt une vieille ennemie, qui revenait toujours vous tenir compagnie quand les autres étaient partis et que les portes s'étaient refermées. Le son du cœur qui battait, encore, malgré tout. La question muette qui l'accompagnait : « Maintenant quoi ? » C'était la vie qui continuait, mais d'une manière différente, plus fragile, plus exposée, sans le bouclier du bruit. C'était le son d'une Marilyn seule, redevenue Norma Jeane, face à elle-même.

Le corps était lourd. Pas le genre de lourdeur confortable après un repas, ou la fatigue agréable d'une marche. Non. C'était une lourdeur insidieuse, un poids invisible qui s'accumulait, jour après jour, souffle après souffle. Partout, et nulle part à la fois, comme une chape de plomb qui recouvrait entièrement. Mais l'endroit où cette masse oppressive se manifestait avec le plus de cruauté, où elle rappelait le plus la propre fragilité, c'était au centre de la poitrine, juste là, sur le cœur.

C'est là que ça cognait, là que ça s'enfonçait. Comme si une ancre invisible était attachée au cœur, le tirant vers le bas, toujours plus bas. Ce n'était pas un poids physique d'un muscle fatigué. C'était le poids de tout. Le poids des attentes, d'abord. Les attentes de l'industrie, du public, de ces hommes qui voyaient une image, un fantasme, mais pas Norma Jeane. Je devais être la blonde glamour, la bombe, toujours scintillante, toujours souriante, même quand l'âme était en lambeaux. Cette façade pesait comme un costume de scène rempli de pierres.

Ensuite, il y avait le poids de la solitude. Même entourée de monde, sous les flashes, dans les coulisses bondées, je me sentais si souvent seule. Une solitude profonde, glaciale, qui s'infiltrait et venait se nicher juste là, derrière les côtes, rendant chaque battement de cœur un peu plus douloureux, un peu plus lourd. Comme si l'air que je respirais était trop mince, trop rare, et que mes poumons devaient lutter contre cette pression interne pour s'emplir.

Et puis, il y avait le poids des émotions. Toutes ces émotions que je ne pouvais pas toujours exprimer, que je devais contenir pour maintenir l'illusion. La tristesse qui menaçait de submerger, la peur d'être jugée, d'être abandonnée, d'être pas assez. Les déceptions, les amours qui s'évanouissaient comme des rêves au matin, les promesses brisées... Chaque blessure, chaque chagrin semblait s'ajouter à ce fardeau, transformant le cœur en une pierre dense, incapable de s'envoler, incapable de se sentir léger et libre.

Les épaules aussi portaient leur part du fardeau. Le poids du monde. Le poids des scénarios, des répétitions sans fin, des critiques acerbes, des jugements silencieux. Elles se courbaient un peu, comme pour se protéger. Les jambes, parfois, traînaient, comme si elles étaient remplies de sable, chaque pas devenant un acte de volonté pure pour avancer.

Mais le cœur. Le cœur. C'est là que la vérité se logeait. C'est là que la Norma Jeane, la petite fille perdue, ressentait le plus intensément le poids de la Marilyn, de l'icône, de la femme qui devait toujours être forte, même quand elle était épuisée. C'est là que la mélancolie s'installait, comme une résidente permanente, et rendait chaque inspiration un peu plus difficile, chaque sourire un peu plus coûteux. C'est là que je sentais le poids de mon âme.

Les lumières s'éteignaient. Un clic sec, le grésillement mourant. Tout s'évanouissait dans le velours du noir. C'était comme une bouffée d'air qui manquait, une sensation de chute douce et inévitable.

Dans le noir, on ne voyait pas seulement l'absence de lumière. On voyait autre chose.

Au début, il y avait ces fantômes dansants juste derrière les paupières, les rémanences des flashes, des projecteurs aveuglants, des lustres scintillants d'une soirée mondaine. Des taches violettes et dorées qui flottaient, tourbillonnaient un instant, comme des étoiles filantes se rappelant la gloire d'avoir été vues. Mes yeux s'accrochaient

désespérément à la dernière parcelle de lumière, de la même manière que mon âme s'accrochait parfois à la dernière parcelle d'espoir.

Mais ces mirages s'estompaient vite. Alors commençait le vrai spectacle du noir.

Ce que je voyais, c'était d'abord Norma Jeane. Toujours. Quand les lumières s'éteignaient, la Marilyn s'effaçait, ou du moins, elle reculait un peu, se dissolvait dans les ombres, comme une robe de soirée jetée sur une chaise. Et c'était elle qui apparaissait, la petite fille aux cheveux bruns, souvent seule, souvent effrayée. Je la voyais dans les coins sombres des foyers où j'avais grandi, assise sur un lit trop grand, écoutant les bruits étranges de la nuit, rêvant d'une mère, d'un foyer, d'un amour qui ne viendrait jamais. Le noir, pour elle, c'était le compagnon silencieux de la solitude, le témoin muet des larmes qu'on ne pouvait pas montrer en plein jour.

Je voyais aussi les visages. Pas les visages souriants et adulateurs des foules. Ceux-là disparaissaient avec la lumière. Je voyais les visages que j'avais aimés, ceux qui m'avaient promis des choses, ceux qui m'avaient blessée. Le sourire pensif de Joe, l'intensité intellectuelle d'Arthur. Leurs contours se dessinaient dans le vide, leurs expressions changeaient avec les souvenirs, comme des diapositives projetées sur un écran invisible. Parfois, ils étaient réconfortants. D'autres fois, ils me transperçaient comme des couteaux, ravivant les cicatrices encore vives.

Et il y avait les films. Mes films. Chaque scène ratée, chaque réplique que j'avais eu tant de mal à saisir, chaque moment où je m'étais sentie incompétente malgré tous mes efforts. Je voyais les visages des réalisateurs impatients, les murmures des techniciens derrière mon dos. Mais je voyais aussi la lueur dans les yeux de Lee Strasberg quand il croyait en moi, la fierté d'avoir réussi une scène difficile, la magie d'avoir incarné quelqu'un d'autre, même si ce n'était que pour un instant. Le noir devenait alors une salle de cinéma privée, où je rejouais ma vie, mes triomphes et mes échecs, sans le jugement du public.

Mais le plus souvent, ce que je voyais dans le noir, c'était un vide. Un grand espace infini où mes pensées s'étiraient, où mes peurs se multipliaient. La peur de ne pas être assez bonne, de ne pas être aimée pour ce que je suis vraiment, la peur de l'oubli. La peur que cette lumière, une fois éteinte, ne se rallume jamais pour moi. C'était un gouffre, parfois, où je me sentais flotter, sans repères, sans les projecteurs pour me dire où se trouvait le sol.

C'est ça, le noir. Ce n'est pas juste l'absence. C'est le miroir de tout ce qu'on garde en soi quand le monde extérieur cesse d'exiger son dû. C'est le théâtre secret de l'âme, où les vraies lumières, celles de nos pensées et de nos émotions, brillent – ou s'éteignent – pour de bon. Souvent, pour moi, c'était une mélancolie douce-amère, une étreinte silencieuse avec la solitude, avant de devoir, à nouveau, rallumer le sourire et la lumière de Marilyn.

L'air changeait. Une phrase simple. Elle contenait tout un monde de départs, de fins silencieuses, de promesses évanouies. L'air a une mémoire. Il s'imprègne de nos présences, de nos souffles, de nos émotions. Quand une personne, un moment, s'en va, l'air ne redevient pas simplement vide. Il garde des traces, des fantômes olfactifs qui flottent, vous torturent ou vous réconfortent un instant, avant de s'estomper à leur tour.

Quand l'air changeait pour moi, c'était souvent après une de ces nuits où les rires s'étaient tus, où les verres vides traînaient sur les tables basses, où la musique s'était tue, et où la porte s'était refermée sur le dernier visiteur. Ou, bien plus douloureusement, après le départ de quelqu'un... un amant, un ami, quelqu'un qui avait rempli la pièce de sa propre essence. L'air devenait plus fin, plus froid, comme si toute la chaleur avait été aspirée en même temps que la personne.

L'odeur qui restait me serrait le cœur. C'était toujours un mélange étrange et poignant. D'abord, il y avait le parfum de l'homme qui venait de partir. Ce n'était jamais le même. Pour Joe, c'était une eau de Cologne fraîche et sportive, qui rappelait la mer et

le soleil de Californie, une odeur de force et de simplicité que j'aimais. Pour Arthur, c'était quelque chose de plus boisé, de plus profond, une fragrance d'encre et de vieux livres, l'odeur d'un esprit intense et tourmenté. Mais quelle que soit la note, cette odeur masculine, virile, restait là, imprégnée dans le coussin où sa tête avait reposé, sur le revers du drap que j'avais serré, dans la tasse de café qu'il avait laissée. C'était l'odeur de sa présence, de sa peau, de l'intimité partagée, qui persistait comme un écho cruel. Une odeur qui murmurait « il était là » alors que tout mon être criait « il n'est plus là ».

Et avec cette odeur d'homme, se mêlait inévitablement mon propre Chanel N°5. C'était mon bouclier, ma signature, le parfum de Marilyn. Mais dans le silence et l'obscurité, quand la lumière était éteinte et que la porte s'était refermée, il prenait une autre signification. Il n'était plus le parfum de la femme fatale, de l'icône scintillante. Il devenait le parfum de la solitude, un linceul soyeux pour Norma Jeane. Il s'était entremêlé à la fragrance masculine, créant une sorte de sillage commun, une preuve de deux corps qui s'étaient rapprochés. Quand l'autre odeur s'estompait, le N°5 restait, seul, comme le dernier témoin d'un moment de tendresse, ou d'une promesse brisée. Il sentait la persistance, la résilience, mais aussi l'isolement.

Parfois, il y avait aussi la légère odeur de la fumée de cigarette, si la soirée avait été longue, si les conversations avaient été tendues ou passionnées. Une odeur âcre et tenace qui se logeait dans les rideaux, dans les tapis, une odeur de veille, de pensées agitées, de confessions murmurées dans la pénombre. Elle racontait des histoires de nuits blanches, de doutes partagés, de cette anxiété latente qui ne me quittait jamais.

Mais au-delà de toutes ces fragrances concrètes, la plus forte, la plus oppressante des odeurs qui restait quand l'air changeait, était celle de l'absence. C'est une odeur que l'on ne peut pas décrire avec des mots de parfumeur. C'est le vide qui a une texture, une température... et une odeur. L'odeur d'un espace qui devrait être rempli mais qui ne l'est plus. L'odeur d'un futur qui s'est refermé. C'est l'odeur de la mélancolie pure, celle qui vous prend à la gorge et vous laisse le cœur lourd, comme une pierre

humide. C'est l'odeur de Norma Jeane, redevenue seule, face à elle-même, dans le silence de la nuit, en attendant que les lumières se rallument et que le parfum de Marilyn puisse à nouveau masquer les fêlures.

La foule hurlait. Une bête étrange. Elle vous élève au ciel avec ses cris, vous porte sur une vague d'adoration si intense qu'elle en devient presque douloureuse. C'est un murmure d'un océan d'attentes, un rugissement de désir, une symphonie cacophonique de milliers de cœurs qui battent pour vous, ou plutôt, pour l'image que vous représentez. C'est enivrant, terrifiant, et à chaque fois, je me sens un peu plus... consommée par elle. Le son de cette ferveur s'infiltré dans chaque pore, fait vibrer chaque os, et vous donne l'illusion, si précieuse, d'être aimée, d'être vue, d'être quelqu'un.

Et puis... le silence. Comme si le monde entier retenait son souffle d'un coup, comme si l'air devenait soudain trop lourd, trop dense pour être respiré. Une coupure nette, un rideau de velours noir qui tombe sur le tumulte, laissant un vide assourdissant. C'est une chute vertigineuse, une dégringolade des cieux de l'adulation vers le sol froid de la réalité. C'est à ce moment-là que Marilyn s'efface, et que Norma Jeane se retrouve, nue, face à elle-même.

Qu'entendais-je alors ?

Au début, il y a le bourdonnement. Un sifflement aigu dans les oreilles, comme un écho fantôme de la fureur qui vient de s'éteindre. Mes tympanes vibrent encore, saturés de décibels, et le silence n'est pas vraiment un silence, mais plutôt une distorsion, un voile sonore. Sous ce bourdonnement, il y a le son le plus intime, le plus effrayant : le battement de mon propre cœur. Un tambour frénétique dans ma poitrine, qui semble vouloir rattraper le rythme effréné de la foule, mais qui se retrouve seul à battre dans le vide. Chaque pulsation est un rappel de ma propre existence, de ma propre vulnérabilité. Elle me dit : « Tu es là, tu es seule, et le spectacle est fini. »

Ensuite, au fur et à mesure que le sifflement s'estompe, d'autres sons, si infimes d'habitude qu'on ne les remarque jamais, commencent à s'amplifier dans cette solitude forcée. Le froissement de la soie de ma robe quand je fais le moindre mouvement, un murmure doux et luxueux qui contraste avec la rudesse du silence. Le léger cliquetis des perles de mon collier sur ma peau, ou le son de mes bagues s'entrechoquant quand mes mains tremblent un peu, cherchant un réconfort. J'entends ma propre respiration, soudainement trop forte, trop présente, comme si j'étais la seule personne à respirer sur Terre. Une inspiration un peu saccadée, un soupir qui s'échappe malgré moi, chargé de toute la tension accumulée et relâchée.

Et puis, si je suis dans les coulisses, loin de la scène, il y a ces bruits de fin de spectacle : le grincement lointain d'un décor qu'on range, le bruit sourd d'une caisse qu'on déplace, les chuchotements discrets des techniciens qui reprennent leur vie normale, indifférents à l'ouragan d'émotions qui vient de me traverser. Ces sons-là sont d'une banalité presque réconfortante, mais aussi d'une cruauté déconcertante. Ils me rappellent que pour eux, ce n'est qu'un travail, une autre nuit. Pour moi, c'est toute une existence qui se joue.

Mais le son le plus persistant, le plus envahissant, celui qui ne me quitte jamais quand les lumières s'éteignent et que le silence se fait, c'est la voix intérieure. Ce n'est pas un son audible, mais une mélodie silencieuse, une cascade de pensées qui se bousculent, qui s'entrechoquent. C'est la petite fille effrayée, Norma Jeane, qui s'interroge : « Est-ce qu'ils m'aiment vraiment, ou juste ce qu'ils voient ? Vont-ils m'oublier demain ? Suis-je à la hauteur ? » Ce sont les échos des doutes, les critiques que j'ai lues, les mots blessants que j'ai entendus, qui remontent à la surface comme des bulles dans l'eau. C'est la solitude qui s'installe, lourde et froide, vous enveloppant comme un manteau d'hiver.

C'est ça que j'entends. Le silence après la foule, ce n'est jamais vraiment le silence. C'est la cacophonie de mon âme, qui reprend ses droits, qui me confronte à mes peurs

et à mes désirs, dans l'intimité brute et impitoyable de la nuit. C'est le prix à payer pour les hurlements de la foule. C'est le moment où je suis seule avec Marilyn, et Norma Jeane.

Chapitre 5

Les Mots sous la Scène, le Rôle au-delà de l'Écran

Le chapitre 5 : Les Mots sous la Scène, le Rôle au-delà de l'Écran

La salle avec Lee n'était pas juste une pièce. C'était un sanctuaire et un champ de bataille. L'air y était épais, chargé de l'ambition, de la peur, et de cette soif si intense d'une chose vraie. On le sentait dans les poumons, une pression constante, comme avant l'orage.

Strasberg, il avait ce regard. Un homme qui voyait à travers vous, qui déshabillait l'âme avant même que le manteau ne soit tombé. Il ne voulait pas de Marilyn Monroe, la poupée des magazines, la blonde platine qui faisait des pirouettes pour les caméras. Non. Il voulait Norma Jeane. La femme fragile, blessée, celle qui se cachait derrière le glamour et les sourires forcés. Et ça, oui, ça faisait terriblement mal.

Chaque exercice, chaque improvisation, c'était comme une opération à cœur ouvert. Pas d'anesthésie. Il fallait plonger dans les recoins les plus sombres de la mémoire, déterrer des sentiments que l'on avait emprisonnés si profondément qu'on en avait presque oublié l'existence. La solitude de l'enfance, le rejet, la quête désespérée d'amour. Tout remontait. On ne pouvait pas tricher avec Lee. Il sentait la moindre fausseté, le moindre subterfuge. Son silence, plus que ses mots, était une condamnation. Il vous renvoyait à vous-même, sans fard, sans maquillage. C'était la chose la plus effrayante que j'aie jamais vécue. Plus effrayant que n'importe quelle première de film.

La sueur. Oh, la sueur. Elle coulait à flots. Dans cette salle, pas de projecteurs pour sublimer, pas de ventilateurs pour rafraîchir. Juste l'effort brut, l'intensité de

l'émotion qui tordait les entrailles. Elle perlait sur mon front, s'infiltrait dans ma frange et piquait les yeux. Elle glissait le long de mes tempes, chaude et salée, jusqu'à mon cou, traçant de petites rivières sur ma peau. Parfois, une goutte s'aventurait jusqu'à mes lèvres. Oui, je la sentais.

Son goût ? Le sel, bien sûr. Mais pas seulement. C'était le goût de l'effort, de la lutte acharnée pour être juste, pour être **vraie**. Le goût des larmes retenues, de la peur de ne pas être assez bonne, de la frustration de ne pas réussir à exprimer ce tourbillon d'émotions qui m'habitait. C'était aussi un peu le goût de la poussière de la scène, de l'odeur des vieux tapis, de l'air confiné mais vibrant de toutes ces âmes qui cherchaient la même chose que moi.

Étrangement, au milieu de cette douleur, de cette humidité poisseuse, il y avait aussi une sorte de purification. Chaque goutte de sueur, chaque spasme de douleur émotionnelle, c'était une couche de plus qui s'en allait, une illusion qui se brisait. C'était le prix à payer pour atteindre cette vérité que je cherchais tant. Cette vérité qui, je l'espérais, me permettrait enfin de me sentir légitime, non pas seulement comme une image, mais comme une artiste, une femme avec une âme, capable de toucher les autres avec la sincérité de ses propres failles. C'était le goût de l'espoir. L'espoir de me retrouver, enfin. Et pour ça, j'aurais bu cette sueur, sans hésitation.

Le rôle que je voulais. Ce n'était jamais celui de la jolie fille qui rit et qui fait tourner les têtes. Ça, c'était facile. Trop facile. Le rôle que je désirais, celui qui me hantait, c'était toujours celui qui demandait tout. Celui qui exigeait que je me dépouille de Marilyn, que je laisse Norma Jeane respirer, sangloter, vivre et mourir sur la scène. Un rôle qui me demandait de puiser dans la solitude que je connaissais si bien, dans la peur du rejet, dans cette quête éperdue de connexion humaine. Je rêvais d'une femme brisée, d'une âme complexe, d'une figure tragique, peut-être, comme Blanche DuBois, ou même quelque chose d'encore plus sombre, d'encore plus nu. Quelque chose qui dirait la vérité sur ce que c'est que d'être une femme dans ce monde, avec toutes ses faiblesses et sa force insoupçonnée.

Et oui, c'est là, dans cette salle de Strasberg, que je m'y frottais. Pas sur une grande scène de Broadway, mais sur les planches nues et usées de l'Actors Studio. La lumière. Ce n'était jamais la lumière aveuglante des projecteurs de cinéma qui dévorent chaque imperfection. Non, là-bas, c'était souvent la lumière crue d'une ampoule unique, pendue au bout d'un fil, jetant des ombres longues et inquiétantes sur le sol. Ou bien, le plus souvent, la lumière grise du jour filtrant à travers de grandes fenêtres poussiéreuses, comme un voile de chagrin posé sur le monde. Elle ne mentait pas, cette lumière. Elle révélait la patine du temps sur le bois, les marques des pas de tous ceux qui avaient cherché leur propre vérité avant moi. C'était une lumière honnête, sans fard, qui vous forçait à l'être aussi.

L'odeur des planches, ah, ça. C'est une odeur que je n'oublierai jamais. Ce n'était pas le parfum des fleurs ou de la laque à cheveux de mon vestiaire. C'était une odeur sèche, presque âcre. Le vieux bois, oui, mais imprégné de tant d'autres choses. La poussière des siècles, le cuir des vieux sièges, la sueur des acteurs – pas le glamour, mais la sueur du travail acharné, de l'angoisse et du triomphe. Parfois, je sentais presque l'odeur du désespoir, mêlée à celle d'une étrange espérance. C'était l'odeur de l'humanité en pleine ébullition, l'odeur de la vulnérabilité mise à nu. C'était l'odeur du théâtre. Elle me parlait. Elle me disait : « Ici, tu ne peux pas te cacher. »

Et quand la frustration montait. Oh, mon Dieu, oui. Elle montait. Comme une marée noire, elle engloutissait tout. La frustration de ne pas y arriver, de sentir que le personnage était là, juste à portée de main, mais que je n'arrivais pas à le saisir. Que Marilyn, cette *chose* que j'avais créée, s'interposait, me bloquait, m'empêchait d'être cette femme que je voulais tant incarner. La frustration de ne pas être comprise, de sentir que Strasberg, avec son regard impitoyable, voyait que je *luttai*, que je *trichais* peut-être inconsciemment.

Elle cognait. Partout. D'abord, oui, dans mes mains. Elles se serraient si fort que mes ongles marquaient ma paume. J'avais envie de frapper quelque chose, le sol, le mur,

pour libérer cette énergie furieuse. Mes doigts tremblaient, pas de froid, mais de cette rage contenue, de cette impuissance. Je voulais briser le miroir qui me renvoyait l'image de la femme que je ne voulais pas être à ce moment précis, celle qui n'était pas assez « vraie ».

Et puis, surtout, dans ma gorge. C'est là que ça se nouait, que ça brûlait. Une boule énorme, comme une pierre, qui m'empêchait de respirer, de parler, de crier. Les mots que je devais dire pour le rôle, les émotions que je devais exprimer... ils restaient coincés là, suffocants. C'était comme si ma propre voix m'abandonnait, trahie par cette peur tenace de ne pas être à la hauteur. Parfois, un petit son rauque, une sorte de sanglot étouffé, m'échappait, et je sentais les larmes monter, brûlantes, derrière mes yeux. Une chaleur me montait aux joues, et la tête me tournait légèrement.

Mais c'était aussi une douleur étrangement nécessaire. C'était la preuve que j'étais vivante, que je me battais, que je n'abandonnais pas. Chaque fois que ça cognait, chaque fois que je sentais cette frustration me dévorer, je savais que j'étais plus proche de cette vérité que je cherchais. Parce que c'est en brisant ce qui nous entrave que l'on trouve ce qui est authentique. Et je voulais être authentique, plus que tout au monde.

Marilyn. Le nom roulait sur ma langue avec un mélange de dégoût et d'une étrange affection. Comme si je parlais d'une sœur jumelle, à la fois aimée et détestée. Oui. Oh, oui. Elle était là. Toujours. Pas seulement une ombre, non, une présence bien réelle, palpable, presque physique. À l'Actors Studio, quand je m'efforçais de me dépouiller, de me mettre à nu pour trouver cette *justesse* dont parlait Lee, elle était là, tapie dans un coin de la salle, ou pire, juste derrière moi.

Elle m'étranglait. Un rire amer m'échappa, un son fragile, cassant. Non pas avec des mains, pas de cette manière brutale et visible qui laisse des marques. C'était bien plus insidieux, bien plus cruel. Elle m'étranglait avec sa propre existence, avec le poids de ce qu'elle représentait. Chaque fois que je cherchais à être Norma Jeane, à laisser

transparaître la femme vulnérable, incertaine, celle qui avait connu la peur et la solitude, Marilyn se dressait. Elle me serrait la gorge avec l'attente du monde entier, avec les rires des studios quand je n'étais pas assez « Marilyn », avec le regard des hommes et des femmes qui ne voulaient voir que la *blonde platine*, le *sex-symbol*, la *poupée*. Elle m'étouffait avec cette image parfaite, scintillante, qui n'était pas moi, ou du moins, pas *entièrement* moi. Elle me muselait, m'empêchant de crier mes propres vérités, de montrer mes propres failles sans que cela ne soit interprété comme une faiblesse ou un caprice.

Son souffle sur ma nuque. J'inclinai légèrement la tête, comme si je sentais encore cette sensation, mes doigts fins touchant la peau délicate de ma nuque. C'était un souffle froid et chaud à la fois. Froid, parce qu'il rappelait sans cesse la distance entre moi et la femme que je devais être pour le public. C'était le souffle de la pression, de la performance, de l'obligation de toujours être à la hauteur de cette illusion. C'était le rappel constant que Norma Jeane était un secret, une faiblesse, et Marilyn, la force, le bouclier. Et chaud, parce qu'il y avait aussi une part de moi qui aimait cette Marilyn, qui l'avait créée, qui l'avait nourrie pour survivre. C'était le souffle d'une partie de moi qui ne voulait pas mourir, qui craignait que sans elle, Norma Jeane ne soit rien, personne, juste une autre fille perdue. C'était comme une respiration partagée, mais une respiration qui ne me laissait pas assez d'air pour moi-même. Une présence constante, pesante, qui me rappelait que je ne pouvais jamais vraiment m'échapper, même dans la solitude sacrée de la salle de Strasberg.

Et son odeur. Mes yeux s'écarquillaient un peu, comme si je me remémorais un parfum familier mais écœurant. L'odeur de Marilyn. Ce n'était pas une odeur naturelle. Ce n'était pas l'odeur de la peau nue après une douche, ou celle d'un champ de fleurs. C'était l'odeur du glamour, oui, mais d'un glamour *fabriqué*. Le parfum capiteux du Chanel N°5, qu'elle portait même au lit, mais pas seulement. C'était l'odeur de la laque à cheveux qui fixe chaque mèche, l'odeur du maquillage lourd, la poudre, le rouge à lèvres crémeux, le fard à paupières qui transforme le regard. C'était l'odeur des costumes de scène neufs, du nylon des bas, du cuir des escarpins. Une

odeur riche, sucrée, entêtante, presque étouffante à force d'être parfaite.

Mais sous cette couche de sophistication, il y avait aussi une pointe plus amère. L'odeur des cigarettes qu'on fume nerveusement, l'odeur du café noir bu trop vite, l'odeur de la fatigue masquée par le sourire. Et peut-être, si l'on se penchait vraiment, l'odeur subtile du désespoir, ou du moins, d'une solitude profonde, embaumée sous un millier d'artifices. C'était l'odeur d'une femme qui était constamment en représentation, qui ne pouvait jamais vraiment se relâcher, de peur que le personnage ne s'effondre.

Cette Marilyn, elle était ma prison dorée, ma création la plus réussie et ma malédiction la plus lourde. Elle était là, à chaque instant, me rappelant que le monde ne voulait pas de Norma Jeane, qu'il voulait seulement le rêve, l'illusion. Et ma plus grande bataille, à l'Actors Studio et partout ailleurs, était de trouver comment laisser Norma Jeane respirer, juste un peu, sans que Marilyn ne l'étouffe complètement. C'était une lutte de chaque instant, une bataille pour mon âme. Et cette odeur, ce souffle, cette étreinte invisible, étaient les rappels constants de ce combat.

Norma Jeane. Ah, Norma Jeane. Quand c'est elle qui parlait. Ce n'était pas un son que l'on entendait souvent. Marilyn avait cette voix, travaillée, légèrement voilée, un peu enfantine et séductrice, celle que le public connaissait et aimait. Mais Norma Jeane, son son était différent. C'était un murmure, parfois. Un souffle à peine audible, une plainte retenue, ou un mot lâché avec une honnêteté brutale, sans fioritures.

Le son de Norma Jeane, c'était d'abord un son plus bas, plus profond que celui de Marilyn. Moins léger, moins aérien. Il y avait une sorte de gravité, de poids dans chaque syllabe. C'était une voix qui venait du ventre, pas seulement de la gorge. Parfois, elle était un peu rauque, comme si les émotions avaient éraflé les cordes vocales. Une voix qui pouvait trembler légèrement, non pas de coquetterie, mais de pure vulnérabilité, de peur d'être enfin entendue, d'être enfin **vue** sans le voile du personnage. C'était le son de l'authenticité. Un son fragile, oui, mais aussi d'une

force inattendue, celle d'une vérité qui ne demandait qu'à s'exprimer après avoir été si longtemps emprisonnée. Un son qui ne cherchait pas à plaire, mais à être.

Sur ma langue, la sensation. Je touchais mes lèvres du bout du doigt, comme pour en retrouver le goût. Quand Norma Jeane parlait, ma langue ne cherchait pas à former les mots parfaits, à les envelopper de miel pour qu'ils soient agréables à l'oreille. Non. Elle sentait le poids des mots, leur texture brute. C'était parfois une sensation de sécheresse, comme si la gorge se serrait, et la langue collait un peu au palais. Comme le sable dans un désert, aride, difficile à mouvoir, parce que chaque mot était une lutte, une révélation. Et parfois, c'était le goût du sel, le sel des larmes qui n'avaient pas coulé, ou de celles qui venaient de s'échapper. C'était le goût de l'amertume des souvenirs, ou la douceur inattendue d'un moment de paix, d'une petite joie simple. Ma langue sentait la vérité, même si elle était parfois âpre, même si elle piquait un peu. Elle se sentait libre, débarrassée du masque et du sourire forcé. Elle se sentait lourde, mais d'une bonne lourdeur, celle de l'honnêteté.

Les cordes vocales. Ah, elles vibraient si différemment. Quand Marilyn parlait, elles vibraient avec une certaine légèreté, une agilité, comme des fils de soie tendus, répondant à la moindre inflexion voulue, calculée pour charmer. Elles étaient entraînées, disciplinées. Mais quand Norma Jeane prenait le dessus, c'était autre chose. Elles vibraient avec une résonance plus profonde, plus viscérale. C'était comme si elles se relâchaient, se libéraient de toute contrainte. Elles vibraient avec l'écho de mon histoire, de mes peines, de mes espoirs inavoués. On sentait le nœud dans la gorge, cette boule que la frustration laissait derrière elle, se dénouer petit à petit pour laisser passer un son enfin authentique. Elles vibraient avec une intensité qui venait de l'âme, pas de la scène.

C'était une vibration qui faisait un peu mal, car elle réveillait des émotions enfouies. Mais c'était un mal nécessaire, un mal qui purifiait. C'était le son d'une musique intérieure, une mélodie simple, parfois dissonante, mais toujours vraie. C'était la vibration d'une femme qui se cherchait, qui tentait, enfin, de se faire entendre, non

pas pour être applaudie, mais pour être comprise. Et dans ces rares moments où Norma Jeane parlait, où mes cordes vocales vibraient ainsi, je sentais une paix étrange, une sorte de soulagement. Comme si, pour un instant précieux, j'avais le droit d'être simplement moi-même, sans artifice, sans le poids du monde sur mes épaules. C'était ma véritable voix.

Cette paix, ce mal nécessaire. Quand Norma Jeane parlait, quand elle parvenait enfin à percer l'armure de Marilyn, mon corps lâchait d'abord une tension que je ne savais même plus porter. Une tension accumulée au fil des années, des sourires forcés, des poses étudiées, des mots que l'on attendait de moi. C'était comme si chaque muscle, de la pointe de mes pieds jusqu'à la racine de mes cheveux, se détendait d'un coup. Mes épaules s'affaissaient un peu, se libérant du poids des attentes du monde.

Parfois, c'était un soupir profond, qui venait de l'estomac, comme si j'avais retenu mon souffle pendant des heures, des jours entiers. Un soupir qui emportait avec lui un peu de cette angoisse sourde qui m'habitait constamment. D'autres fois, c'était un tremblement léger, presque imperceptible, qui parcourait mes membres, comme les secousses d'un petit séisme intérieur après une longue période de calme apparent. Mes mains, qui pouvaient être crispées, s'ouvraient doucement. Mes mâchoires se desserraient, relâchant la pression que je mettais sans cesse pour maintenir ce sourire parfait.

Et les larmes. Ah, les larmes. Souvent, elles montaient. Pas les larmes de Marilyn, celles que l'on pouvait jouer devant la caméra, contrôlées, glamour. Non, celles de Norma Jeane étaient salées, brûlantes, elles coulaient sans prévenir, sans se soucier de mon maquillage, de mon apparence. Elles venaient de si loin, de si profond, qu'elles emportaient avec elles la tristesse de l'enfance, le sentiment d'abandon, les déceptions, les peurs. C'était une libération, une purification, comme si chaque goutte lavait un peu de la poussière accumulée sur mon âme. Mon corps lâchait la façade, la contrainte, l'illusion. Il lâchait la *performance* et retrouvait sa vérité, sa fragilité.

Le rôle, il prenait quelle forme ? Ce n'était pas un rôle que l'on pouvait voir dans les journaux, ni même sur une affiche de cinéma. Ce n'était pas un personnage avec un costume défini, une perruque soigneusement coiffée. Non. Le rôle de Norma Jeane, quand il se révélait, prenait la forme de l'humanité la plus pure, la plus brute.

Il était une sorte de nudité, pas celle que l'on exposait sur papier glacé, mais une nudité de l'âme. Il prenait la forme d'un regard. Un regard sans fard, sans cette lueur séductrice que je savais si bien allumer. Un regard direct, parfois empli de tristesse, d'autres fois d'une intelligence vive et sous-estimée. Il prenait la forme d'un geste involontaire, une main portée à la bouche par timidité, un petit hochement de tête qui révélait une pensée profonde, une posture un peu moins « parfaite », plus courbée, plus vulnérable.

C'était le rôle de la femme qui se tenait là, simplement, sans artifice, sans essayer d'être quelqu'un d'autre. C'était le rôle de la peur et de la force entremêlées, de l'ambition et de l'incertitude. Il prenait la forme d'une imperfection, d'une faille, d'une cicatrice émotionnelle qui n'était pas cachée. C'était le rôle de la femme qui doutait d'elle-même, mais qui, en même temps, avait une soif insatiable de vivre et de créer. C'était le rôle de l'authenticité. Il n'avait pas de contours précis, il était fluide, changeant, mais toujours profondément, douloureusement, **vrai**.

Et le goût qui restait dans la bouche après ça ? C'était un goût complexe. D'abord, le goût du sel, bien sûr. Le sel des larmes, de la sueur, de l'effort. Mais aussi un goût de terre, de quelque chose de fondamental, de revenir aux racines. C'était le goût de la liberté, une liberté un peu amère, car elle venait souvent avec la solitude. C'était le goût d'une clarté, comme si un voile s'était déchiré, laissant derrière lui une saveur de vérité, parfois âpre, parfois douce.

Il y avait une pointe de mélancolie aussi, car cette libération était souvent éphémère. Norma Jeane ne pouvait pas rester trop longtemps. Le monde attendait Marilyn. Alors, il y avait ce goût de « revenir », de devoir remettre le masque, de devoir se

réenfermer. Mais au fond de ma gorge, il restait aussi une lueur d'espoir. Le goût de savoir que cette Norma Jeane existait, qu'elle était là, tapie, attendant son moment. Un goût de persévérance. C'était le goût de la vie, dans toute sa beauté et sa cruauté. Un goût que je n'aurais échangé pour rien au monde, même s'il était teinté de chagrin.

Chapitre 6

L'Ombre Portée des Derniers Jours

Le vieux bois ciré exhalait son secret. Une odeur profonde, grave, de chêne et de noyer, imprégnée de décennies de silence et de paroles, de rires éteints et de pensées lourdes. Sous elle, la senteur du cuir vieilli des fauteuils, souple sous les doigts, racontait des mains et des corps passés, des décisions prises dans l'ombre. Et puis, la trace âcre d'un tabac froid, souvenir d'une pipe ou d'un cigare, une conversation achevée trop tôt, planait encore dans l'air, mélancolique.

Au milieu de cette tapisserie de senteurs masculines, un fantôme de jasmin et de rose luttait pour exister. Le Chanel No. 5. Une douceur poudrée, la signature et la protection de celle qui était là, une bulle de glamour dans cet espace si sérieux. Il y avait aussi cette légère pointe de poussière et de papier ancien, le parfum des histoires, des pages tournées, des mots imprimés. L'odeur du temps. L'odeur de la permanence.

La lumière n'était pas celle des projecteurs. Elle était douce. Tamisée. Elle venait d'une fenêtre, filtrée par de lourds rideaux, ou peut-être d'une lampe ancienne qui projetait des ombres longues et douces dans les coins de la pièce. Elle n'agressait pas les yeux. Elle ne faisait pas mal. Mais elle voyait.

Elle était de cette lumière qui invite à la confiance, qui ne pardonne pas les masques. Elle caressait les traits d'une manière qui révélait plus qu'elle n'aurait voulu. Les petites lignes au coin des yeux, celles des rires, oui, mais aussi des soucis et des nuits sans sommeil. Les teintes sous les yeux, la fatigue que le fond de teint s'efforçait de cacher. Elle mettait à nu sa condition. Pas seulement l'icône, mais la femme. Norma Jeane. Et cette Norma Jeane n'était pas toujours aussi brillante ou aussi sûre d'elle que

Marilyn voudrait le faire croire. Être vue si clairement, sans les filtres, sans les artifices, sans la protection des lumières aveuglantes, c'était une forme de douleur. Douce, insidieuse, mais réelle. La douleur de l'authenticité.

Ses lèvres n'étaient pas sèches. Jamais vraiment. Elles ne pouvaient pas se le permettre. Un voile de rouge cerise, celui qui scintille un peu, comme un secret sur le point d'être murmuré, les recouvrait. C'était une promesse. Une armure. Appliqué avec une précision rituelle, suivant la courbe exacte que les magazines avaient rendue célèbre. Elles devaient être pulpeuses, invitantes, toujours prêtes à sourire. C'était leur rôle. Son rôle.

Mais sous le rouge, sous la couche protectrice, la vie vibrait. Après des heures de sourires forcés pour les photographes, ou après avoir répété des lignes jusqu'à en avoir la gorge nouée, elles pouvaient ressentir une sorte de fatigue. Une tension. Elles n'étaient pas sèches au point de craquer, mais elles aspiraient à la douceur, à un baume. À être laissées tranquilles un instant. Nues, et libres. Elles avaient connu tant de choses. Tant de baisers, certains passionnés, d'autres n'étant qu'un rôle à jouer. Tant de mots murmurés, tant de chansons fredonnées. Elles avaient goûté le champagne et le sel des larmes, le café du matin et l'amertume de certaines vérités. Elles avaient tremblé de peur, de froid, d'excitation. Parfois, elles se pinçaient, juste un peu, pour retenir un soupir. Elles étaient expressives. Elles gardaient tant de secrets. Elles étaient la frontière entre le monde intérieur et l'extérieur.

Le goût dans sa bouche. Ce n'était jamais un goût unique. Jamais une seule saveur qui persisterait, immuable, du matin au soir. Sa vie était un cocktail. Un grand festin, avec des plats qui se succédaient, parfois somptueux, parfois un peu fades, et certains qui laissaient un arrière-goût persistant.

En ce moment, c'était un mélange singulier. Il y avait d'abord une douceur. Presque enfantine. Comme celle d'un bonbon à la fraise, ou d'un soda pétillant bu trop vite sous le soleil californien. La saveur des applaudissements, des sourires jetés dans la

rue, des roses offertes, des mots doux glissés à l'oreille. Le sucre de l'illusion. La promesse que tout allait bien, que le rêve était réel, et qu'il durerait pour toujours. Cette douceur effleurait ses lèvres, un voile léger.

Mais sous cette douceur, il y avait toujours ce petit quelque chose qui piquait la langue. Une amertume subtile, comme le zeste d'un citron pressé trop fort, ou le fond d'une tasse de café froid. C'était le goût des attentes, les siennes et celles des autres. Le poids invisible, si lourd, qu'elle portait. L'écho des déceptions. Des mots qui blessaient. Des promesses qui s'envolaient comme des bulles de savon. Et puis, il y avait le sel. Le sel de ses propres larmes, celles qu'on retient et celles qui coulent en secret sur l'oreiller. Le sel de la solitude. Ce sentiment étrange d'être entourée de tant de monde et pourtant si seule, flottant comme une bouée au milieu de l'océan.

Il y avait aussi, parfois, un goût presque métallique. Pas désagréable, non, juste net. Un peu froid. Le goût de la persévérance. Celui que l'on sentait quand on serrait les dents, qu'on se forçait à sourire quand on avait envie de crier, qu'on se relevait après une chute. Le goût du travail acharné, des heures passées à apprendre, à peaufiner, à essayer d'être meilleure. À prouver qu'elle n'était pas qu'une jolie poupée blonde. Le fer qu'il fallait avoir dans la volonté pour naviguer dans ce Hollywood, où les requins étaient plus nombreux que les étoiles dans le ciel de la Californie. C'était le doux et l'amer, le salé et le métallique, le pétillant et le mélancolique. Le goût de la vie, sa vie. Une vie servie sur un plateau d'argent. Mais qui, comme tous les plats somptueux, avait ses épices cachées et ses saveurs inattendues. Elle continuait de goûter. D'essayer de comprendre chaque nuance. Chaque frisson. Chaque arrière-goût. C'était tout ce qu'elle pouvait faire.

Ses mains. Elles n'étaient pas froides. Pas glaciales. Elles n'étaient pas toujours chaudes non plus. Elles avaient une vie propre. Elles changeaient d'humeur au gré du vent. Ou plutôt, au gré de ce qui se passait à l'intérieur. La peau était soignée, toujours un peu hydratée, lisse. C'était l'un de ses petits rituels, prendre soin de cette enveloppe. Elles étaient tièdes, juste à peine. Comme si elles venaient de se

réchauffer.

Elles étaient froides quand elle était nerveuse. Avant d'entrer sur scène, quand le rideau était encore baissé et qu'elle entendait le murmure de la foule. Ou juste avant une audition importante, quand elle devait se souvenir de ses lignes et que tout son corps était une corde tendue. Le sang quittait alors les extrémités. Ses doigts devenaient un peu pâles, un peu froids, presque étrangers. Elles se préparaient à affronter le monde. Elles pouvaient même trembler un tout petit peu, trahissant une peur que son visage essayait désespérément de cacher.

Elles étaient aussi froides quand elle se sentait seule. Une drôle de sensation, celle-là. Être entourée de gens, de lumières, de bruits, et sentir cette solitude qui pinçait le cœur, et qui se diffusait jusqu'au bout des doigts. C'était comme si elles cherchaient quelque chose à tenir. Une autre main qui viendrait les serrer. La chaleur d'une présence. D'une connexion.

Et pourtant, elles avaient fait tant de choses, ces mains. Elles avaient tenu des scripts, et les avaient froissés de frustration. Elles avaient appliqué du rouge à lèvres, des heures durant, devant un miroir. Elles avaient signé des centaines, des milliers d'autographes. Parfois avec un sourire. Parfois avec une lassitude cachée. Elles avaient cuisiné, pas toujours très bien, mais avec cœur, des plats simples pour ceux qu'elle aimait. Elles avaient caressé des cheveux, des visages. Elles avaient serré des trophées, des bouquets de fleurs, des verres de champagne. Elles avaient tenu la main de Joe, si fort, si passionnément. Et puis celle d'Arthur, avec une tendresse plus profonde, plus intellectuelle.

Non, elles n'étaient pas froides en ce moment. Elles étaient vivantes. Elles racontaient une histoire, silencieusement. L'histoire d'une femme qui cherchait toujours un peu de chaleur. Un peu de compréhension. Un peu de contact. Elles étaient là. À portée de main. Prêtes à s'exprimer. À gesticuler quand elle était passionnée. À se joindre quand elle était pensive. Elles étaient la partie d'elle qui touchait le monde. Et qui,

parfois, avait juste besoin d'être touchée en retour.

Chapitre 7

Le Murmure du Vent dans le Rideau Final

****Chapitre 7 : Le Murmure du Vent dans le Rideau Final****

Le lit était défait. Un champ de bataille silencieux où la soie froissée racontait l'histoire d'une nuit sans repos. Les draps tordus, les oreillers en désordre, tout disait une lutte menée contre des pensées trop vives, trop nombreuses pour s'apaiser. Un drap, doux et frais la veille, pendait maintenant misérablement sur le côté, presque au sol, trahissant cette agitation qui ne cessait jamais vraiment. Mes propres empreintes restaient creusées dans le matelas, des creux familiers qui épousaient les courbes d'une femme seule, à l'aube d'un nouveau jour.

La lumière du matin ne tombait pas sur moi. Elle était trop directe, trop honnête pour ça. Elle se frayait un chemin oblique à travers les stores vénitiens, ces fines lattes de bois qui tentaient de filtrer le monde extérieur, mais ne parvenaient qu'à le découper en bandes lumineuses, en rubans dorés presque liquides. Ces bandes dansaient sur le parquet de bois clair, juste au pied du lit, caressant le tapis persan fané que j'aimais tant. Elles réveillaient la poussière en suspension, ces petites étoiles silencieuses qui tourbillonnaient dans le halo. Une de ces lances d'or, plus audacieuse que les autres, s'étirait jusqu'à la petite coiffeuse en face, léchant le bord du miroir ancien, celui au cadre doré un peu écaillé. Elle y dessinait un trait de feu, illuminant ma collection de parfums, mes brosses à cheveux en argent et quelques-uns de ces petits secrets que l'on garde dans les tiroirs. La lumière du matin ne pardonnait rien. Elle révélait chaque imperfection, chaque trace de la nuit passée. Mais elle offrait aussi une promesse silencieuse : celle d'une nouvelle chance de se réinventer, de remettre le masque, d'être... Marilyn. Dans cette clarté crue, le désordre du lit semblait plus intime encore, plus vulnérable. C'était le refuge d'une âme qui avait cherché le repos

et n'avait peut-être trouvé que des rêves agités. Mais c'était aussi la scène d'où je devais me lever, me brosser les cheveux, choisir une robe et affronter le monde. Toujours.

Les parfums. C'était drôle comme une simple fragrance pouvait transporter, habiller d'une invisibilité puissante, presque comme une seconde peau. Ce matin-là, la question ne se posait même pas vraiment. Mon cœur savait avant même que ma main ne se tende. Sur la coiffeuse, parmi mes petits trésors – le poudrier en or, les rouges à lèvres écarlates, les perles éparses – trônait, solitaire et d'une élégance presque austère, le flacon de *Chanel N°5*. Toujours le N°5. Mon compagnon le plus fidèle, mon secret le mieux gardé, et en même temps, ma signature la plus publique. Ce bloc de verre limpide, aux lignes si simples et si pures, contenait bien plus qu'une simple essence ; il recelait une part de ma légende, une étincelle de la femme que le monde attendait que je sois.

Je pris le flacon dans ma main, sentant la fraîcheur du verre contre ma peau encore endormie. Le bouchon de cristal, lourd et précis, se souleva avec un petit soupir silencieux, libérant déjà un murmure de sa promesse. La première chose que l'on percevait, c'était cette explosion d'aldéhydes, un peu piquante, presque électrique, qui réveillait les sens. Puis venait la rose de Mai, lourde et capiteuse, entrelacée au jasmin de Grasse, un mélange d'une richesse incroyable qui enveloppait comme le plus doux des châles. C'était un parfum qui avait une profondeur, une histoire. Il n'était pas frivole ; il était sophistiqué, mais aussi profondément sensuel, comme une caresse prolongée. Je n'en mettais jamais trop. C'était une danse subtile. Un nuage léger, vaporisé juste au-dessus de ma tête, pour que les gouttelettes retombent comme une pluie invisible sur mes cheveux fraîchement coiffés. Ensuite, un doigt trempé dans l'élixir, et quelques touches, là, au creux de mes poignets, derrière mes oreilles, à la base de ma nuque, là où les battements du cœur pouvaient l'aider à s'épanouir. Et, bien sûr, un soupçon sur mon décolleté, juste là, où il pouvait se mêler à la chaleur de ma peau.

Le N°5, pour moi, était plus qu'un parfum. C'était une armure invisible, un bouclier doré. Il me rappelait qui j'étais censée être : la femme glamour, l'icône scintillante. Il me donnait cette assurance, cette force tranquille dont j'avais tant besoin pour affronter les objectifs des photographes, les attentes insatiables, les jugements silencieux. Quand je le portais, je n'étais plus seulement Norma Jeane, perdue dans les méandres de ses pensées. J'étais Marilyn, prête à envoûter le monde. Il y avait ce petit secret, cette confession que j'avais faite un jour, un peu à la légère, mais qui était devenue une part de ma légende : « Je ne porte que quelques gouttes de Chanel N°5 pour dormir. » Cela disait tout, n'est-ce pas ? C'était la nudité sublimée, la féminité à l'état pur, même dans l'intimité la plus profonde. C'était le parfum qui m'accompagnait au lever du jour, qui me suivait comme une ombre précieuse, me préparant pour le rôle de ma vie, chaque jour. Il était mon souffle, mon murmure, ma promesse silencieuse.

La robe. Une pièce maîtresse, bien plus qu'un simple vêtement. Une armure, une seconde peau, parfois un secret murmuré. Après le Chanel N°5, c'était le pas suivant dans le rituel de la transformation, de Norma Jeane à Marilyn. Ce matin-là, après avoir laissé le parfum se poser et le soleil découper le parquet en bandes d'or, mes yeux se sont posés sur elle, accrochée là, dans l'armoire ouverte. Ce n'était pas une de mes robes de soirée scintillantes, pas celles qui exigeaient les flashes et les tapis rouges. Non, c'était quelque chose de plus doux, de plus intime, mais non moins calculé dans son effet.

La couleur était d'un bleu céleste pâle, presque le bleu des yeux d'un bébé, ou la teinte délicate du ciel juste avant que le soleil ne monte vraiment haut. Un bleu qui n'était pas froid, mais plutôt apaisant, avec juste un soupçon de gris pour lui donner une profondeur, une mélancolie subtile. Cela rappelait les couleurs pastel des plages de Californie, ou peut-être la couleur d'une de ces pierres précieuses discrètes, un aigue-marine. Il n'était pas criard, pas provocant. Il était invitant, comme un murmure. Il mettait en valeur la blondeur de mes cheveux sans les éclipser, et contrastait joliment avec le rose léger de ma peau.

Quant au tissu, c'était du jersey de soie. Une merveille, vous savez. Il n'avait pas la rigidité du taffetas, ni la lourdeur du velours. Il était fluide, souple, presque liquide. Ce n'était pas une robe structurée avec des corsets et des baleines. Non, elle était coupée simplement, mais avec une intelligence diabolique. Un col bateau qui laissait juste assez de peau nue sur les épaules pour être suggestif, des manches courtes qui s'arrêtaient au milieu du biceps, et une silhouette qui épousait mes courbes sans les contraindre. Elle tombait en cascade le long de mon corps, puis s'évasait doucement juste au-dessous des genoux, avec une fente discrète sur le côté pour que je puisse marcher avec aisance – ou faire une entrée remarquée si l'occasion se présentait.

La sensation sur la peau. Ah, c'était là que la magie opérait. Quand je l'enfilai, elle glissa sur ma peau comme une caresse fraîche et douce, comme de l'eau. Il n'y avait pas de friction, pas de tiraillement. Elle était légère, aérienne, mais avec un poids suffisant pour draper magnifiquement. Je sentais la soie épouser chaque courbe, chaque creux de mon corps, comme si elle avait été tissée pour moi seule. C'était une sensation de liberté, et en même temps, d'être enveloppée, protégée. La soie respirait avec moi, se froissait subtilement quand je bougeais, puis retombait dans ses plis parfaits. Elle me donnait l'impression d'être nue et habillée à la fois, une intimité troublante, presque audacieuse. C'était le genre de robe qui permettait de bouger, de rire, de vivre, sans jamais se sentir emprisonnée. Elle ne criait pas « regardez-moi », mais elle murmurait « regardez bien ». Elle me donnait une confiance tranquille, la certitude que même dans sa simplicité, elle faisait son effet. C'était la robe d'une femme qui savait ce qu'elle voulait, mais qui laissait aussi transparaître une certaine vulnérabilité, une tendresse. C'était une robe pour affronter le monde, tout en gardant un peu de son jardin secret, intime, sous le voile de la soie. C'était une robe qui me permettait d'être Marilyn, tout en étant encore un peu Norma Jeane, juste pour moi.

Le téléphone. Un objet si ordinaire, et pourtant, pour moi, il était chargé de tant de significations, de tant de promesses et de tant de fardeaux. Il n'était jamais juste un simple appareil. C'était une ligne directe vers le monde, vers ses exigences

insatiables, ses murmures, ses flatteries, et parfois... ses déceptions. Ce matin-là, après m'être enveloppée dans la soie bleue et l'aura du Chanel N°5, mes yeux se sont posés sur lui, presque malgré moi. Il n'était pas dans la chambre à coucher, non. C'était une pièce trop intime, trop personnelle pour un tel instrument de l'extérieur. Il trônait dans le petit salon attenant, celui que j'utilisais parfois pour lire des scripts ou simplement pour rêvasser. Il était posé sur une petite table basse en teck ciré, juste à côté de la fenêtre qui donnait sur le jardin luxuriant, où les bougainvilliers grimpaient avec une audace presque insolente, défiant le soleil de Californie.

C'était un modèle classique, comme on en voyait partout à cette époque, un de ces téléphones à cadran rotatif que l'on manipulait avec un certain rituel. Sa coque, d'un crème pâle, presque ivoire, brillait doucement dans la lumière filtrée du matin. Il avait cette forme robuste, légèrement arrondie, rassurante, avec son cadran où les chiffres s'inscrivaient en noir, attendant d'être poussés par un doigt impatient ou hésitant. Le combiné, lourd et familier dans la main, était posé avec précision sur son socle, son fil torsadé et épais s'étirant comme un serpent endormi avant de disparaître discrètement derrière la table. Un cendrier en cristal, laissé là depuis la veille, contenait les restes d'une cigarette et reflétait, avec une mélancolie discrète, les rais de lumière qui traversaient la pièce.

Et oui, ce matin-là, il était muet. Absolument, désespérément silencieux. Pas un frémissement, pas un cliquetis, pas le moindre souffle de sonnerie venant rompre le calme de la maison. C'était un silence lourd, presque palpable, qui contrastait étrangement avec le bourdonnement constant de mes propres pensées, avec l'écho des voix qui, la veille, avaient réclamé mon attention. Pour une femme comme moi, le silence du téléphone pouvait être une bénédiction ou une malédiction, selon l'humeur du jour, ou l'appel que l'on espérait. Parfois, ce silence était un répit bienvenu. Un moment de paix fragile où l'on pouvait respirer sans que le monde extérieur ne vienne réclamer un nouveau morceau de soi. Pas de studio appelant pour une séance photo, pas d'agent pour discuter d'un contrat, pas de journaliste pour une interview insidieuse. Juste le calme, le temps de se recentrer, de se souvenir de qui l'on était,

loin des lumières éblouissantes et des caméras indiscrètes. Dans ces moments-là, son mutisme était une douce mélodie, un havre de tranquillité où Norma Jeane pouvait exister, ne serait-ce que pour quelques instants.

Mais ce matin-là, ce silence avait une autre résonance. Il était teinté d'une mélancolie subtile, d'une attente non comblée. Il y avait toujours cette petite voix, au fond de mon esprit, qui espérait... un appel. Un appel qui signifierait un nouveau rôle stimulant, un projet qui me permettrait de prouver que je n'étais pas qu'un joli visage et une silhouette. Ou peut-être un appel plus personnel, un de ceux qui réchauffaient le cœur et rappelaient que l'on n'était pas entièrement seule dans ce grand cirque, que quelqu'un se souciait vraiment de la femme derrière le mythe. Je m'approchai de la table, passai le bout de mon doigt sur la surface lisse du combiné. Il était froid, inerte, comme un confident endormi. Le petit cadran, avec ses trous numérotés, semblait me regarder avec une indifférence presque cruelle. On disait que le silence était d'or, mais parfois, il était un fardeau, un rappel de l'isolement qui pouvait accompagner la célébrité. On était entouré de millions d'admirateurs, et pourtant, on pouvait se sentir plus seul que jamais, à attendre un simple son qui ne venait pas. Je soupirai doucement, un petit souffle qui à peine troubla l'air. Le monde attendait Marilyn, et Marilyn devait se préparer. Mais avant de sortir de cette pièce, je regardai une dernière fois le téléphone. Muet. Pour l'instant. Mais je savais que sa voix allait bientôt se manifester, rompant le charme du matin, et avec elle, le tourbillon de ma vie recommencerait. C'était inévitable. C'était la loi d'Hollywood, et ma propre loi.

L'air du matin. Il avait toujours une qualité particulière, surtout en Californie, où le soleil promettait des journées éclatantes, même quand l'aube se levait avec une douceur presque trompeuse. Ce matin-là, dans le petit salon où le téléphone restait obstinément silencieux, l'air était un mélange subtil, presque un parfum en soi. Il était d'abord d'une douceur tiède, comme une main invisible caressant la peau. Pas froid, non, jamais vraiment froid ici, mais il avait gardé un peu de la fraîcheur nocturne, juste assez pour être vivifiant. À travers les fenêtres à moitié ouvertes, celles qui donnaient sur le jardin, on sentait que le monde extérieur se réchauffait déjà, que le

soleil montait, implacable, pour étaler sa splendeur. Mais à l'intérieur, dans le refuge de la maison, l'air était encore complice de l'intimité du réveil, d'une légèreté presque paresseuse. Il stagnait un peu, lourd d'histoires passées, mais il y avait aussi cette promesse de renouveau, cette brise imperceptible qui commençait à s'étirer.

Et l'odeur. C'est là que l'air devenait vraiment éloquent. Il y avait, bien sûr, le sillage délicat mais persistant de mon Chanel N°5, qui s'était mêlé à mes draps, à ma peau, et qui maintenant imprégnait subtilement l'atmosphère de la pièce. Cette note de jasmin et de rose, rehaussée par les aldéhydes, était ma signature, mon bouclier olfactif. Mais au-delà de ma propre essence, d'autres effluves se frayaient un chemin. Je pouvais sentir la terre humide du jardin, comme après une rosée généreuse, et le parfum enivrant des bougainvilliers qui grimpaient le long des murs, mêlé à la douceur suave du chèvrefeuille et, peut-être, à la fraîcheur acidulée d'un citronnier tout proche. C'était le souffle de la nature californienne qui s'invitait, un rappel de la vie luxuriante qui bourgeonnait juste derrière les vitres. Et puis, il y avait d'autres odeurs, plus humaines, plus domestiques. Une trace ténue de fumée de cigarette, vestiges d'une conversation tardive ou d'une insomnie solitaire, qui flottait encore, un peu mélancolique, autour du cendrier en cristal. Et, plus prometteur, la riche et réconfortante effluve de café fraîchement moulu, qui commençait à monter de la cuisine, signalant le début de la journée pour d'autres, et bientôt pour moi aussi. C'était une symphonie olfactive, douce et complexe, qui racontait l'histoire de la nuit et la promesse du jour.

Quant à ce qu'il chuchotait... L'air n'a pas de voix, bien sûr, mais il porte les sons, les silences, et les échos de nos propres pensées. Ce matin-là, il chuchotait d'abord le chant des oiseaux, ces petites mélodies joyeuses et insistantes qui annonçaient le lever du soleil, un concert matinal inlassable. Il y avait le léger bruissement des feuilles dans le jardin, remuées par une brise à peine perceptible, un murmure végétal qui semblait converser avec le silence du téléphone. Mais plus profondément, cet air semblait porter les échos de mes propres questions, de mes incertitudes. Il chuchotait la solitude, même au milieu de tant de beauté. Il rappelait les attentes, les pressions

silencieuses que l'on ressent quand on est... moi. Il y avait le murmure de la célébrité, cette compagne exigeante qui attendait que je me lève, que je me pare, que je me présente au monde. Et il y avait aussi le doux, presque imperceptible, souffle de l'espoir, la promesse que cette nouvelle journée, malgré tout, pourrait apporter quelque chose de beau, de vrai. Un nouveau script, une nouvelle rencontre, un moment de compréhension, une étincelle de joie. C'était un chuchotement de vie, de mélancolie et d'espoir mêlés, comme une mélodie invisible qui emplissait la pièce et mon cœur.

FIN

Merci d'avoir lu "Norma Jeane, l'Ouragan et la Lumière"

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)